EXTENSION TERRITORIALE

DE LA

VALACHIE

JUSQU'EN 1400.

B. P. HASDEU

HISTOIRE CRITIQUE DES ROUMAINS

LA

VALACHIE

JUSQU'EN 1400

I

EXTENSION TERRITORIALE

ÉDITION ENTIÈREMENT REFONDUE

Traduit du roumain sous les yeux de l'auteur

par

FRÉDÉRIC DAMÉ

Professeur de littérature française

BUCAREST

LIBRAIRIE, J. SZOLLÖSY, ÉDITEUR

Calea Mogoshoi, 46. Place du Théâtre

1878

A

SON ALTESSE SERENISSIME

CHARLES Ier

PRINCE DE ROUMANIE

Avec le plus profond respect cette traduction est dédiée.

FRÉDÉRIC DAMÉ.

Bucarest 1/13 Juin, 1878.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

A

L'HISTOIRE CRITIQUE DES ROUMAINS

Au moment où, grâce à son énergique vitalité, à sa nature essentiellement progressive, à sa sagesse politique, à sa vaillance enfin, la Roumanie entre définitivement, après un stage si rempli de vingt années, dans le concert européen, la nécessité de publier en français l'histoire des Roumains ne saurait être contestée. Mais du moment que certains points de cette histoire étaient discutés, que d'autres même

étaient niés avec une insigne mauvaise foi, il nous a semblé que de tous les traités d'histoire nationale qui ont été écrits en roumain, celui de M. B. P. Haşdeu devait naturellement être choisi. L'éminent auteur de l'*Histoire critique des Roumains* ne s'est pas, en effet, borné à tracer un tableau des événements, à présenter uue synthèse plus ou moins élevée des grandes époques de l'histoire nationale, il a voulu en donner une analyse minutieuse, éclairant tous les documents les uns par les autres, et faisant rejaillir la vérité du fond de cette obscurité qu'on appelle le passé.

Le titre résume l'œuvre: *Histoire critique*. M. B. P. Haşdeu a pensé avec raison que, si avant de construire une maison, il faut en assurer les bases, avant d'écrire l'histoire d'un peuple, il faut en établir les fondements; et il s'est voué à cette tâche ingrate, herculéenne, de reconstituer le passé de la Roumanie et de le mettre au dessus de toute discussion. Il aura été le pionnier infatigable, le défrîcheur de cette contrée inconnue. L'historien qui aurait essayé hier d'élever un monument historique à la Roumanie se serait heurté à d'invincibles difficultés: ou il aurait bâti sur le sable un édifice éphémère, ou il aurait été obligé de s'arrêter à mi-che-

min découragé et reconnaissant l'inutilité de ses efforts. Aujourd'hui, l'historien peut hardiment se mettre à l'œuvre, le terrain est déblayé, les fondations sont profondes, les matériaux sont tout prêts, le monument qu'il élèvera aura la solidité qu'on attend de toutes les œuvres historiques.

Nous ne voudrions pas exagérer la valeur de l'ouvrage dont nous avons entrepris la publication en français; mais nous voudrions que le public auquel nous nous adressons se rendit compte des obstacles que notre auteur avait à vaincre. De l'établissement des colons latins de Trajan sur les deux penchants des Carpats jusqu'à la fondation des deux Etats valaques et moldaves, c'est-à-dire du II-e au XIV-e siècle, un silence profond règne sur toutes ces contrées, silence qui n'est même pas troublé par le sussurrement d'un annaliste. Pas un chroniqueur, pas un monument national. Le parchemin est muet comme la pierre. De la fondation des Etats valaques et moldaves jusqu'à la révolution de 1848, c'est-à-dire dans le cours de cinq siècles, l'histoire de la Roumanie peut se résumer en une ligne: guerres de résistance nationale, invasions continuelles, quelques victoires aussitôt suivies d'irrémédiables défaites, un affaissement moral qui amène une oppres-

sion de deux siècles, et enfin un douloureux réveil qui est venu aboutir à l'éclatante affirmation de la nationalité roumaine devant Plevna. Un long martyr, un enfantement pénible, au milieu de nationalités ennemies et remplies de convoitises, loin de tout secours, oubliée même des nations latines qui ont mis dix-huit siècles à reconnaître leur soeur.

Dans ce chaos d'événements, l'histoire, comme le territoire national, est éparse; les données sont confuses et contradictoires; les documents sont égarés dans maintes archives étrangères. Pour faire le jour dans cette confusion, pour déchiffrer toutes ces pièces en langue slavone, pour découvrir une preuve dans le fratras latin des Hongrois, pour démêler la vérité au milieu de toutes les erreurs intéressées ou inconscientes accumulées depuis des siècles, il fallait une patience à toute épreuve et une prodigieuse érudition. M. B. P. Haşdeu remplissaient ces deux conditions si rares, la puissance de travail et l'étendue de la science, et la lumière s'est faite, et le chaos est devenu l'ordre. Il n'a fait, il est vrai, que l'analyse de l'histoire; mais l'analyse ne précède-t-elle pas scientifiquement la synthèse?

L'oeuvre complète de M. B. P. Haşdeu comprend six grandes divisions: 1°. le Territoire valaque; 2°,

l'Histoire ethnographique de la Valachie; 3°. l'Histoire militaire; 4°. l'Histoire religieuse; 5°. l'Histoire juridique et économique; et 6°. l'Histoire littéraire et artistique.

La première partie se subdivise en quatre études distinctes: l'Extension territoriale, la Nomenclature de la Valachie, l'Action de la nature, et l'Origine des villes, que nous donnerons successivement et qui formeront la matière de cinq volumes.

Qu'il nous soit permis en terminant de remercier publiquement M. Théod. Bagdat, député de Rîmnicu-Sărat, qui a souscrit largement pour la publication du présent volume.

Bucarest 7/19 Juin 1878.

FRÉDÉRIC DAMÉ.

NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR L'AUTEUR

Bogdan-Thaddée Petriceicu-Haşdeu est né au village Cristinesci près de Hotin, en Bessarabie, le 16 février 1838.

Sa famille possédait au XVII-e siècle de vastes propriétés dans le district de Hotin.

Le grand-échanson Etienne Haşdeu, fils du châtelain de Hotin, Ephraïm Haşdeu, et neveu du grand-vornic Gabriel Haşdeu surnommé Tsopa, épousa Roxandre, fille du grand-logothète Toderashcu Petriceicu.

En 1672, le frère de Roxandre, le grand-clucer Etienne Petriceicu fut élu prince de Moldavie.

En 1676, la guerre ayant éclaté entre les Turcs et les Polonais, à la tête desquels était le fameux Jean Sobieski, Etienne Petriceicu prit parti pour les chrétiens, et à la bataille de Hotin il blessa de sa main le généralissime ottoman Hussein-pacha et décida de la victoire en faveur des Polonais.

Dans cette même bataille, périt, après des prodiges de valeur, le grand échanson Etienne Haşdeu, qui combattait aux cotés du prince son beau-frère.

Engel, Wolff, Shinkaï, etc., parlent en détail du règne d'Etienne Petriceicu.

Son alliance avec Jean Sobieski lui coûta le trône; il fut obligé d'émigrer en Pologne avec toute sa famille et

plusieurs boïars dévoués, les Murgulets, les Turkul, les Habashescu, etc.

N'ayant pas d'enfants de son mariage avec Marie Catargi, Etienne Petriceicu adopta ses deux neveux, les fils d'Etienne Haşdeu, Nicolas et Georges. Depuis lors, la famille porta le nom de Petriceicu-Haşdeu[1].

La Diète de Pologne accorda à Etienne Petriceicu et à ses descendants, les Haşdeu, une pension annuelle héréditaire de 20,000 ducats, qu'ils ont reçu régulièrement jusqu'à l'occupation de la Pologne par Catherine II.

A cette époque, vivait Thaddée Haşdeu, arrière-neveu de Georges Haşdeu. Il suivit avec succès les cours de l'Université de Cracovie, entra ensuite dans l'armée autrichienne et se distingua à la prise de Belgrade sous les ordres du maréchal Laudon. En 1812, quand le district de Hotin passa, avec toute la Bassarabie, sous la domination russe, il revint dans la patrie de ses pères, rentra par voie de justice dans une partie des biens héréditaires de la famille et s'établit dans le village de Cristineşci près de Hotin.

Elevé à Cracovie, il possédait à fond la langue polonaise. Il publia dans cette langue diverses poésies remarquables, dont il est parlé dans l'histoire de la littérature de Bentkowski; il traduisit de l'allemand les comédies de Kotzebue et du roumain les lois d'Andronachi Donici.

Thaddée Haşdeu eut trois fils: Thaddée, colonel dans la garde impériale russe, mort il y a quelques années; Boleslas, qui vit aujourd'hui à Vienne, et Alexandre, le plus grand patriote et réputé l'homme le plus érudit de la Bessarabie.

Né en 1811, Alexandre Haşdeu, doué d'une mémoire prodigieuse, parlait à dix ans grec et latin.

Il entra, fort jeune, à l'Université de Kharkof, où il suivit

1. Le nom *Haşdeu* est écrit dans les diplômes roumains Хъждеу; dans les actes polonais: *Hyzdeu, Hyzdew*, et *Hizdew;* en russe, depuis l'annexion de la Bassarabie: Хиждеу et Гиждеу; en hongrois: *Hozsdó*. En Russie, cette famille est inscrite dans le sixième livre nobiliaire, c'est-à-dire parmi la plus ancienne noblesse, et on lui a reconnu le droit de porter les armes princières de la Moldavie avec la devise: *pro fide et patria;* la branche établie en Galicie et qui est tout-à-fait polonisée jouit du titre de Baron et de Chevalier.

les cours de Droit, étudiant en même temps et avec un un égal succès la botanique. Dans un concours de l'Université, il obtint une médaille d'or pour une dissertation sur la vie des plantes. Il passa ensuite à l'Université de Lemberg, puis à celle de Munich, où il termina ses études sous les plus illustres professeurs: Görres, Ast, Filips, Schelling, etc. De retour en Russie, il embrassa la carrière d'avocat, et y conquit une telle célébrité que de tous les points de la Russie on venait à Kishinef pour confier des procès à Alexandre Hașdeu.

Gêné par les tracasseries du gouvernement russe, absorbé par les devoirs de sa profession, Alexandre Hașdeu a peu écrit. Il donna dans les journaux russes, de 1830 à 1840, différentes études qui furent très remarquées: *Essai sur la philosophie comme science de la vie; Chants nationaux roumains*, avec notes historiques; trois nouvelles historiques: *Duca-Voda*, *Dabjia-Vodă* et *Hàncu*; deux légendes: *Un jugement à la serdarie d'Orhéï* et *la Mort du Cosaque Kunicki;* une dissertation sur l'unique philosophe russe original *Grégoire Varsava Scovoroda*, et un essai sur les *littérateurs de Bessarabie.*

Parmi divers autres écrits restés manuscrits, nous citerons: *la Flore de Bessarabie* en roumain et en latin, le *Discours sur l'antique gloire de la Moldavie*, qui lui valut un redoublement de persécutions, et qui a été publié seulement en roumain, et les *Hauts faits des Roumains*, série de sonnets, dont le manuscrit russe est conservé à la bibliothèque de l'Université de Iasi.

Il fut élu membre de l'Académie roumaine de Bucarest; mais le gouvernement russe lui interdit de sortir de Bessarabie.

Polyglotte, dans toute la force du terme, il parlait outre les langues classiques, l'allemand le français, le polonais, le russe, le bohème, l'italien et l'espagnol.

Marié deux fois, il n'eut des enfants que de son premier mariage avec Elisabeth Dauksz, deux fils: Nicolas, le plus jeune, mort à dix-huit ans, après avoir brillamment fait ses études à l'Académie de peinture de Pétersbourg, et Bogdan-Thaddée, l'auteur de l'*Histoire critique des Roumains.*

Alexandre Haşdeu est mort à Hotin le 9 novembre 1872, à l'âge de 61 ans.

C'est à sa mémoire qu'est dédiée la deuxième édition roumaine du grand ouvrage de son fils, qui le nomme avec effusion: «mon maître dans la science de l'histoire».

Bogdan Petriceicu-Haşdeu (il a rejeté depuis longtemps son deuxième nom de Thaddée) étudia le Droit et les Lettres à l'Université de Kharkof dans la Petite-Russie, où il eut pour professeurs Antoine Stanislawski, Alexandre Mickiewicz, Alphonse Walicki, Pierre Lawrowski etc., et, parmi ses collègues, le renommé slaviste Potebnia. Il servit aussi quelque temps au régiment de hussards Comte Radetzki (nommé aussi Bicloruski). Mais il n'épiait que la première occasion pour passer en Roumanie, et il l'a saisie avidemment lorsque le Traité de Paris le trouva à Cahoul, dans la partie de la Bessarabie rétrocédée à la Moldavie, de sorte qu'il pût opter entre la Russie et la patrie de ses ancêtres.

Après son établissement en Roumanie, M. B. P. Haşdeu occupa successivement différentes fonctions: juge à Cahoul en 1857, puis professeur d'histoire et de statistique au Lycée de Iasi et bibliothécaire de l'Université, à laquelle il fit don de 4,000 volumes; appelé, un peu après, à Bucarest (1863), il fut pendant trois ans (1867-71) membre de la Chambre législative. Il occupe actuellement la haute fonction de Directeur général des Archives de l'Etat.

En 1877, on a fondé pour lui à l'Université de Bucarest la première chaire roumaine officielle de Philologie comparée. Lors des débats à la Chambre des Députés, le ministre de l'instruction publique, M. G. Kitsu, et les principaux députés, rendirent un magnifique hommage à la science de M. Haşdeu, à l'étendue de son érudition, à son infatigable puissance de travail.

En 1864, M B. P. Haşdeu épousa une jeune Transylvaine, M-lle Julia Faliciu, de Verespatak, dont presque toute la famille avait péri en 1848 dans la lutte contre les Hongrois.

Alors commença pour lui cette vie d'étude, assidue et passionnée, qui lui a fait dire ce mot si vrai des grands

travailleurs bien mariés: «Tout ce que j'ai produit de meilleur, je le dois à ma femme.»

Cherchez, en effet, aux côtés de tous les grands producteurs de la pensée et vous y trouverez toujours, modeste, attentive, dévouée, la femme, la ménagère, la compagne, disons le mot, la muse.

Quoique jeune encore, le nombre des ouvrages de M. B. P. Haşdeu est très-grand. Nous ne citerons, outre l'*Histoire critique*, que ses plus importantes publications historiques et linguistiques, car il unit toujours intimement dans ses études ces deux branches de la sociologie:

Histoire du voïévode Jean le Cruel, 1865, 246 pages, in-8 ;

Histoire de la tolérance réligieuse en Roumanie, 1865, in 8, deux éditions roumaines et une traduction française par MM. Frédéric Damé et Boniface Florescu (Bucarest, 1876);

Archives historiques de la Roumanie, 3 volumes, grand in-4, précieux répertoire critique des documents slaves, roumains, etc.;

Fragments pour l'histoire de la langue roumaine: *Eléments daces*, 2 brochures in-8, 1876 ;

Anciens textes roumains de 1560 à 1600, avec une introduction par Hugo Schuchardt, 1878, 400 pages gr. in-8;

La Colonne Trajane, *revue mensuelle d'histoire, de linguistique et de psychologie populaire,* dont il a paru jusqu'à présent 8 volumes.

Principes de la philologie comparée des langues âryo-européennes, cours tenu à la Faculté des Lettres de Bucarest, etc.

Plusieurs de ces ouvrages ont été appréciés par la presse étrangère; il nous suffira d'indiquer:

M. H. Schuchardt, dans le *Litterarisches Centralblatt*, 1875, No. 12, et dans la *Zeitschrift für romanische Philologie*, 1877, t. I, p. 481—84; le célèbre romaniste de Gratz considère les écrits de M. Haşdeu comme marquant les premiers progrès sérieux en Roumanie dans le domaine de l'histoire et de la linguistique;

M. Louis Léger, dans la *Revue critique d'histoire et de littérature*, 1876, No. 52, p. 410—411, attirant l'attention sur les études slaves de M. Haşdeu;

M. N. Caix, dans le *Giornale di filologia romanza*, 1878, t. I, p. 55—56, article consacré à l'étude de M. Haşdeu sur le mot *ghĭuj*: «una dotta ed acuta illustrazione basata sopra dati e testinonianze di cui il lessicografo dovrà in ogni modo tener conto„;

M. F. Neumann, dans la *Zeitschrift für vergleichende Sprachforshung*, t. 24, 1877, p. 181—2, où il constate que: «Haşdeu erweist sich als tüchtiger Historiker und Philolog, als der entschieden bedeutendste unter den einheimischen Forschern» (Haşdeu apparaît comme un bon historien et philologue, comme décidément le plus remarquable entre les savants roumains);

M. le professeur Buditowicz dans le *Journal du ministère de l'Instruction Publique de Russie*, 1874, déc., p. 17, sur l'importance des publications de M. Haşdeu pour les slavistes;

Dans le même journal, 1878, févr., p. 401—418, un long article sur M. Haşdeu;

M. H. Meltzl dans la *Zeitschrift für vergleichende Litteratur*, 1878, No. 6. p. 535; etc.

M. Emile Picot, dans le journal *La République française, 1878, 14 Juin, No. 2397;* etc.

Polyglotte comme son père, M. Hasdeu, outre le grec et le latin, connaît à fond le français, l'allemand, l'italien, l'anglais, le paléo-slave, le russe, le polonais, le bohème, le serbe et le bulgare. Depuis quelques années, il s'est voué aussi à l'étude du sanscrit, du persan et surtout de l'albanais.

A l'étranger, M. Hasdeu est connu seulement comme historien et linguiste. En Roumanie, il n'est pas moins apprécié comme écrivain politique (le journal *Traian* et différents articles dans *Românul*, *Buciumul*, etc.), comme poëte (*Poésies* (1873,) et surtout *Răsvan-voïévode*, drame en 5 actes et en vers, qui a eu trois éditions, et est considéré comme le meilleur ouvrage en ce genre en roumain) et comme écrivain satirique (*Duduca Micuța* (1864,) *Satyrul* (1866,) etc)

F. D.

PRÉFACE

L'enfant s'agite continuellement, car un besoin instinctif le pousse à fortifier par la gymnastique sa vigueur naissante.

L'adulte croit aveuglément à tout ce qui se présente à lui, car ce n'est qu'ainsi qu'il acquiert la froide expérience qui est le prix du désenchantement.

Vient ensuite l'âge où l'homme, mûr de corps, d'esprit et d'âme, se concentre en lui-même, devient un petit monde, basé dans ses relations avec le grand monde sur le principe de la conservation et du développement individuel.

Ainsi des peuples.

Leur enfance se manifeste par une bruyante expansion de forces; leur jeunesse, par des velléités fédératives; leur âge viril, par le nationalisme.

Le XIV-e siècle a été pour les Roumains le ma-

tin de cette dernière phase, dont l'aube était apparue quelques temps auparavant.

Sur les deux rives du Danube, diverses mollécules de la race latine enfermées entre les Balcans et les Carpats, dénouent, l'une après l'autre, les alliances précipitées conclues avec d'autres races étrangères.

Au lieu des amalgames roumano-bulgare, roumano-cuman, roumano-ruthène, roumano-serbe, roumano-magyar, ou tout au moins à côté d'eux, on voit poindre des Etats exclusivement roumains.

Il y a encore loin jusqu'à la conception d'une unité génétique; mais c'est assez que les Roumains veuillent enfin être Roumains.

Cette époque virile de la nation roumaine gît dans les ténèbres les plus profondes.

Le flambeau de la critique à la main, nous allons essayer d'en pénétrer toutes les profondeurs, en étudiant pas à pas cette période de l'histoire que nous relierons naturellement avec les périodes antérieures, car la biographie de l'homme ne peut pas laisser de côté celle du jeune homme et de l'enfant.

Nous dirons plus, l'enfance et la jeunesse sont les seules clefs qui peuvent aider à la solution des nombreuses énigmes que présente la maturité de l'homme, que nous envisagions l'individu, la nation ou l'humanité tout entière.

Nous avons compris notre tâche sur la plus vaste échelle.

Hérodote nous charme quand il réussit à enfermer l'histoire du monde dans la narration d'une courte expédition de Darius contre les Scythes; et, plus encore Buckle, quand il résume les lois universelles dans le cadre de la civilisation anglaise.

Prenant pour but le XIV-e siècle, notre ouvrage sera, jusqu'à un certain point, un prisme général du Roumanisme et en même temps de l'Europe orientale entière.

Nous ne nous effrayons que d'une chose, c'est que le travail et la volonté ne soient vaincus en nous et ne cèdent à la charge.

Incertain du lendemain, nous avons cru devoir donner à chaque partie de l'ensemble une telle individualité qu'elle puisse être considérée comme un logis prêt à être habité, tandis que les autres sont encore en construction,—seront-ils jamais achevés !. .

Nous offrons aujourd'hui l'*Histoire territoriale de la Valachie.*

Comme partie, c'est à peine un chapitre; comme ensemble, par le fond et par la forme, elle constitue un corps distinct et indépendant.

Mais ce qui relie les unes aux autres toutes ces parties en une étroite unité, ce sont ces synthèses de plus en plus vastes, qui résument successivement chaque épisode, chaque essai, chaque section.

Notre plan embrasse toutes les ramifications des deux Dacies, en commençant par la Valachie, où, du Pont de Trajan, a été jeté dans le sillon le premier germe fertile de la Latinité en Orient.

Chaque fraction de la race roumaine sera approfondie sous tous les rapports: territorial, ethnographique, militaire, religieux, juridique, économique, littéraire et artistique.

Les différentes bibliothèques de l'étranger, celles de Paris, de Pétersbourg, de Vienne, de Lemberg, de Pesth, etc., nous ont fourni la plus grande partie de nos matériaux.

Nous n'avons pas trouvé une mine moins féconde de documents à Bucarest, surtout aux Archives de l'Etat.

Nous n'aurons donc que très rarement à nous plaindre d'un manque de matériaux, amassés par un travail de vingt années; mais nous serions heureux que de temps à autre une critique éclairée vint à notre secours, nous montrant les erreurs qui ont pu nous échapper, complétant ce que nous n'avons fait qu'indiquer.

Qu'il nous soit permis d'ajouter que le succès de notre ouvrage a dépassé nos espérances.

Le Parlement Roumain, dans sa séance du 16 février 1873, a voté un prix pour la continuation de *l'Histoire critique des Roumains*, prix qui a été successivement renouvelé pendant deux ou trois ans.

S. A. le Prince Régnant a bien voulu nous exprimer le désir de voir une édition française publiée sous Son Auguste Patronage et a daigné, par un décret en date du 2 février 1874, décerner à l'au-

teur la grande médaille d'or pour "l'histoire nationale".

Enfin c'est avec une véritable satisfaction que nous avons vu les résultats de nos recherches pénétrer dans l'enseignement public.

B. P. HASDEU.

HISTOIRE CRITIQUE DES ROUMAINS

PREMIER ESSAI

EXTENSION TERRITORIALE

CHAPITRE PREMIER

ETENDUE DE LA VALACHIE JUSQU'A LA MER NOIRE

Au XIV-e siècle et jusque vers la moitié du XV-e, le territoire moldave était étroit et pauvre comparé à l'étendue et à la richesse de la Valachie. Toute la rive du Danube, de la mer Noire au Démirkap, était incorporée à la Principauté des Bassarabes. Nous possédons un grand nombre de preuves de ce fait; les moins connues sont les deux traités de commerce conclus entre la Moldavie et la Pologne et conservés aux Archives Municipales de Lemberg.

Dans l'acte du 8 octobre 1407, le Prince mol-

dave Alexandre, surnommé le Bon, s'exprime ainsi: «Les habitants de Lemberg qui vont chercher du poisson à Braïla, paieront les droits de douane à la frontière, soit à Bacâu, soit à Bêrlad[1].»

Bêrlad au sud, Bacâu à l'ouest, telles étaient donc les dernières villes de la Moldavie du côté de la Valachie.

L'autre document, daté du 3 juillet 1460, est non moins explicite. Etienne-le-Grand y dit: «Les habitants de Lemberg qui vont acheter du poisson à Braïla ou à Kilia paieront les droits de douane à la frontière, soit à Bêrlad, soit à Bacâu[2].»

En 1460, Bêrlad et Bacâu n'avaient donc pas cessé d'être la limite de la Moldavie du côté de la Valachie.

Si ce n'était pas assez de ces deux preuves, nous en trouverions d'autres dans une foule de chrysobules moldaves: du 20 août 1422, du 6 février

1. Archiva Istorică a Românieĭ, T. I. Bucarest, 1865, in-4°, p. 131. — Le texte slave dans Akty Zapadnoi Rossii, Pétersbourg, 1846, in-4°, T. I, p. 31: „A Lvovczane szto imut poiti do Brailova na ryby, *na krainee myto ili u Bakovie ili u Berladi*, tam imut dati...„—Cf. ZUBRZYCKI, Kronika miasta Lwowa, Lwow, 1844, in-8°, p. 75-76, où l'acte est résumé, mais d'une façon très inexacte.

2. *Ordinatio Stephani Palatini Moldaviæ de theloneis per iter Valachicum a Mercatoribus Leopoliensibus extorquendis, Anno Mundi 6968, X-ti 1460* dans les Archives Municipales de Lemberg, fasc. 517, No. 16. — Archiva Istorică T. II, p 174: „Livovczane sczo imut choditi do Braila ili do *Kelei* po ribu, *na krainych mita u Bakovie ili u Berlad* imaiut dati... „ — Cf. ZUBRZYCKI, p. 113, où l'acte est seulement mentionné.

1431, du 8 septembre 1456, du 2 avril 1460, etc.[1]

Le byzantin Chalcocondylas, dont les écrits attestent une solide connaissance de ce qui se passait en Roumanie aux XIV-e et XV-e siècles, reproduit le même état de choses. «La Valachie, dit-il en parlant du règne de Mircea-le-Grand, s'étendait de la Transylvanie à la mer Noire, ayant le Danube à droite jusqu'à la mer et la Moldavie à gauche[2].» Le chroniqueur grec donne ici à la Valachie le nom de «pays du Danube» et à la Moldavie celui de «pays de Bogdan[3]».

Presque tous nos historiens ont connu le texte de Chalcocondylas; mais l'ont-ils compris? Cantémir l'a traduit à contre-sens: «La race vaillante des Daces ou Valaques est illustre par sa bravoure. Leurs pays commencent aux monts Orbale et Peucine, qui partent de Pannonie et s'étendent de la Transylvanie à la mer Noire; à droite, le long du Danube, est la Dacie des Pannoniens, nommée Valachie; à gauche, est le pays appelé Bogdanie.[4]»

1. Archiva Istorică T. I, 1-ère part., p. 122, 132, 154; 2-e part. p. 6. etc.

2. LAONICI CHALCOCONDYLÆ Historiarum libri decem, rec. Bekker, Bonnæ, 1843, in-8°, p. 77, lib. II: «διήκει δ'αὐτῶν ἡ χώρα, ἀπὸ Ἀρδελίου τῆς Παιόνων Δακίας ἀρχομένη, ἔστε ἐπὶ Εὔξεινον πόντον, ἔχει δὲ ἐπὶ δεξιὰ μὲν καθήκουσα ἐπὶ θάλασσαν τὸν Ἴστρον ποταμόν· ἐπ' ἀριστερὰ δὲ Βογδανίαν χώραν οὕτω καλουμένην.» Voy. sur le texte de Chalcocondylas la belle analyse de TOCILESCU: Cum se scrie Istoria la noĭ, Bucarest, 1873, in-8°.

3. Ibid., p. 78.

4. Chronicul Romano-Moldo-Vlachilor, Iaşi, 1835, in-8°. T. I, p. 126.

D'abord, dans Chalcocondylas on ne trouve pas «les monts Orbale et Peucine», mais seulement ἀπὸ Ἀρδελίου τῆς Παιόνων Δακίας, à quoi le traducteur latin du XVII-e siècle a ajouté, en marge, de sa propre autorité, une absurdité sans aucun rapport avec le texte: „a monte Orbalo ac Peucinis initium sumens.[1]" Ensuite, d'après la manière dont s'exprime Cantémir, il est impossible de reconnaître si c'est «le pays des Daces», ou «la Pannonie», ou «les monts Orbale et Peucine» qui s'étend jusqu'à à la mer Noire. Enfin Cantémir confond la Dacie des Pannoniens, c'est-à-dire la Transylvanie ou Ardélie, Ἀρδέλιον, comme l'appelle Chalcocondylas, avec la Valachie[2]. Et pourtant le sens n'était pas malaisé à saisir, je ne dis pas dans le texte grec, mais même dans la traduction latine littérale qui est ici assez claire: «Extenditur eorum (Dacorum Myrxae ducis) regio ab Pannonum Ardelio (hoc est) a Pannonum Dacia (quæ et Transylvania) initium sumens, usque ad Pontum. A dextra, qua vergit ad mare, Istro fluvio alluitur; a sinistra regionem Bogdaniam (Moldaviam) appellatam habet[3]».

Cantémir a été plus heureux avec l'autre passage géographique de Chalcocondylas: „τὴν Βογδανίαν καὶ

1. STRITTER, Memoriae populorum ad Danubium incolentium, Petropolis, 1774-1780, in-4°, T. II, part. 2, *Valachica*, p. 903, note *m*.— Il est curieux que même ce non-sens est entré dans la traduction de Cantémir, car Peucini est un nom de peuple et non de montagne.

2. Lib. V, p. 235: „ἐπὶ Παιονοδακίαν τὴν Ἀρδέλιον χώραν καλουμένην..."

3. Ed. BEKKER, l. c. — STRITTER, l. c.

αὐτὴν παρ' Ἴστρον χώραν," qu'il a fort bien traduit: „*La Bogdanie et l'Istrie ou pays des bords du Danube, c'est-à-dire la Valachie*[1]„.

Engel est encore moins perspicace. Il commente le «jusqu'à la mer Noire» de Chalcocondylas au moyen des guerres transdanubiennes de Mircea-le-Grand, qui conquit le littoral bulgare du Danube jusqu'au Pont[2]. Mais on voit facilement que l'historien byzantin parle exclusivement de la rive nord de l'Ister : «La Valachie s'étendait jusqu'à la mer Noire, ayant à sa gauche la Moldavie.» S'il avait été question de la Bulgarie, Chalcocondylas aurait dit : «ayant à sa droite les monts Balkans et à sa gauche le Danube.»

Shinkaï seul comprit exactement le texte de l'annaliste grec. Il reproduit sa définition du territoire valaque, et il la résume ainsi : «La Bessarabie tenait autrefois à la Valachie[3]». Ecrivant à la fin du siècle dernier, Shinkaï entendait par Bessarabie toute la partie méridionale de la province qui porte actuellement ce nom, c'est-à-dire la portion qui com-

1. Chronicul, T. I. p. 127.

2. Geschichte der Moldau und Walachey, Halle, 1804, in-4°, T. I, p. 157 : „Scheint es, dass Myrxa in den Jahren 1383-1387 mit Sisman (Fürst der Bulgarey) Krieg geführt habe. Muss der Ausgang des Kriegs glücklich für ihn gewesen seyn, denn er war oder nannte sich wenigstens im J. 1390 einen Despoten von Dobrutsche und Herrn von Silistria. *So konnte denn Chalcocondylas mit gutem Grund berichten, dass sich die Walachey zu Myrxa's Zeit bis ans schwarze Meer ausgedehnt habe.*„

3. Cronica, T. I, p. 370, an. 1398.

prend Kilia, Ismail, Akkermann et Bender[1], la seule qu'on appelât Bessarabie jusqu'en 1812[2].

L'observation de Shinkaï est très près de la vérité ; elle n'est pourtant pas rigoureusement exacte. La Valachie ne s'étendait pas jusqu'au Dniester, mais seulement jusqu'aux embouchures du Danube. Chalcocondylas, en deux endroits, appelle Kilia une ville valaque[3] ; mais, en même temps, il qualifie de ville moldave Cetatea-Alba, l'Akkermann d'aujourd'hui[4].

Les deux traités de commerce mentionnés plus haut, celui de 1407 et celui de 1460, placent sur le territoire moldave, non seulement Akkermann et Bender, mais aussi le bourg de Lapushna, ce qui nous montre avec assez de précision que la Valachie ne possédait au delà du Pruth que les embouchures du Danube et le littoral maritime de Kilia.

En ce qui regarde particulièrement Akkermann et Bender, comme villes purement moldaves, on peut

1. Geschichte des transalpinischen Daciens, Vienne, 1781-82, in-8°, T. I, p. 376, 456-64.

2. ZAȘCZUK, Etnografia Bessarabskoi Oblasti, dans Zapiski Odesskago Obsczestva Istorii, Odessa, 1863, T. V, p. 492-93.

3. Lib. IX, p. 506 : «Τὸ Κελίον πόλιν οὕτω καλουμένην τοῦ Βλάδου.» — Cf. ib. p. 514. — Dans les deux passages, la traduction latine dit: „Celium *urbem Bladi*,“ c'est-à-dire : appartenant à Vlad l'Empaleur, prince de Valachie, de 1456 à 1462.

4. Lib. III, p. 134 : «ἡ μέλαινα Πογδανία, ἡ ἐν τῇ Λευκοπολίχνῃ καλουμένην τὰ Βασίλεια ἔχουσα, ἀπὸ Δακῶν τῶν παρὰ τὸν Ἴστρον ἐπὶ Λιτουάνων καὶ Σαρμάτας διήκει.» — Dans cet important passage, comme partout dans le texte de Chalcocondylas, les Daces des bords du Danube ne sont autres que les Valaques.

consulter, entre autres documents, le voyage du russe Zossima de 1420[1] et le voyage du français Guillebert de Lannoy de 1421[2].

La mer Noire appartenait donc en même temps à la Moldavie et à la Valachie: à la Moldavie au-dessous de Cetatea-Alba; à la Valachie au-dessus de Kilia. Les Valaques et les Moldaves jouissaient également de cette domination maritime.

Le voïévoda Roman, dans une chrysobulle de 1392, dont l'original est conservé aux Archives de l'Etat à Bucarest, se donne le titre de "maître du pays moldave depuis les monts jusqu'à la mer[3]".

Mircea-le-Grand, dans un acte de 1387, dont l'original est également conservé aux Archives de l'Etat à Bucarest, s'intitule: "prince de tout le pays hongro-roumain, de pays transcarpatiens et tatares, duc d'Amlash et de Fagarash, chef du Banat de Séverin et de la ville de Silistrie, *et des deux rives du Danube jusqu'à la mer Noire*[4]."

1. SACHAROV, Skazaniia Ruskago naroda, Pétersbourg, 1849, in-8°., T. II, lib. 8, p. 60. — Archiva Istorică, T. II, p. 49.

2. Voyages et ambassades de Messire Guillebert de Lannoy en 1399-1450, Mons, 1840, in-8°. – Archiva Istorică, T. I, 1-ère part., p. 130.

3. Archiva Istorică, T. I, 1-ère part., p. 18: „Obladaia zemleiu moldav'skoiu ôt planiny *do moria.*" — Cf. une autre chrysobulle du même Prince, récemment découverte par Wickenhauser, Geschichte und Urkunden des Klosters Solka, Czernowitz, 1877, in-8°, p. 201.

4. „Obladayi i gospodstvuyi v'sei zemi uggrovlachiiskoi, i zaplaninskym esczezse i k tatarskym stranam, i Amlaszu i Fagraszu chertzeg, i sieverinskomu banstvu gospodin, i obu pol po v'semu po Dunavîu dazse i do velikaago môria i Dr'stru gradu vladaletz."

En résumé, le fait historique précis est que l'extrême limite de la Valachie à l'est s'arrêtait près de Kilia, de l'autre côté de laquelle la Moldavie s'étendait jusqu'au Dniester; la portion de la mer Noire comprise entre le Danube et Cetatea-Alba était soumise partie à la Moldavie et partie à la Valachie.

Il nous faut revenir maintenant au titre princier tel que nous l'avons trouvé dans le diplôme de 1387 cité plus haut. Mircea-le-Grand dit: *maître des deux rives du Danube jusqu'à la mer Noire.* Observons d'abord le mot «deux». Il en ressort que les deux rives du fleuve, bulgare et moldave, Galatsi et Silistria, la Dobrodja et l'angle bessarabien formé par le Pruth et le Pont, étaient à cette époque sous la domination du Prince de Valachie.

Nous retrouvons ce même titre dans trois autres diplômes de Mircea, datés de 1393[1], 1399[2] et 1406[3], ce qui nous fournit quatre points chronologiques: 1387, 1393, 1399 et 1406.

Pour le temps antérieur à Mircea, les Archives de l'Etat à Bucarest possèdent en original une chrysobulle de 1379, émanée de son père Radu, dans laquelle ce prince s'intitule également «maître *des deux rives* du Danube» ; nous en reparlerons plus

1. FOTINO, Ἱστορία τῆς παλαῖ Δακίας, Vienne, 1819, in-8, T. III, p. 370.
2. VENELIN, Vlacho-bolgarskiia ili dako-slavianskiia gramaty, Pétersbourg, 1840, in-8°, p. 18.
3. Ibid., p. 22.

au long dans le chapitre qui traite des possessions transdanubiennes des Bassarabes.

Le 8 septembre 1439, un des fils de Mircea, le célèbre Vlad-Voïévoda, qu'on surnomma le Diable, dans un privilège de douane qu'il accorde aux négociants de Pologne et de Moldavie, s'intitule: "maître et seigneur de tout le pays hongro-roumain jusqu'à la grande mer[1]." Mais il ne dit pas comme son père et son grand-père: "des deux rives", car le littoral danubien de la Bulgarie était depuis longtemps déjà tombé aux mains des Ottomans[2].

Nous voyons, en même temps, par ce document, que la Moldavie ne disputait pas à cette époque à la Valachie la possession de Kilia, si nous en jugeons d'après le contenu qui témoigne des relations les plus amicales entre les deux pays.

Les preuves de la domination des princes Bassarabes de Valachie jusqu'à la mer Noire sont donc par ordre de dates: une chrysobulle de Radu de 1379; les chrysobulles de Mircea de 1387, 1393, 1399 et 1406; le traité moldo-polonais de 1407; les chrysobulles moldaves de 1422 et de 1431; le diplôme valaque de 1439; les actes moldaves de

1. L'original se trouve dans les Archives Municipales de Lemberg, fasc. 519, d'où nous l'avons reproduit dans Archiva Istorică, T. I, p. 84: "v'sei zemli uggrovlachiiskoi *dazse i do velikago mora.*" — Cf. ZUBRZYCKI, p. 101: „Jan Wlad, panujacy, jak sie tytulowal, *az po same morze.*"

2. ENGEL, Geschichte der Bulgarey, Halle, 1797, in-4°, p. 463-66, § 85.

1456 et de 1460 ; le traité moldo-polonais de cette même année ; les écrits du byzantin Chalcocondylas, etc.

Nous disons *et cœtera*, parce que, dans le cours de ces études, nous aurons à nous occuper d'autres preuves tout aussi décisives.

Celles qui précèdent nous suffisent quant à présent.

De 1379 à 1460, Alexandre-le-Bon, Vlad-le-Diable, Chalcocondylas, Etienne-le-Grand, Mircea-le-Grand, les plus incontestables autorités en cette matière, sont d'accord sur la fixation de la limite orientale du pays des Bassarabes.

Il nous reste à résoudre deux questions chronologiques :

1° La partie moldave du Danube fut-elle au pouvoir des Valaques jusqu'en 1379 ?

2° A quelle époque précise a cessé cet état de choses après 1460 ?

CHAPITRE II

DATE DE L'EXTENSION DE LA VALACHIE JUSQU'A LA MER NOIRE.

Entre 1375-1390, Pierre Mushat régnait en Moldavie[1]. On ne trouve aucune trace de guerre ou même de simple mésintelligence entre ce prince et les Bassarabes. Il vécut, au contraire, dans les meilleurs termes de voisinage avec Mircea.

En 1389, deux ans seulement après le diplôme valaque qui porte la formule «des deux rives du Danube jusqu'à la mer Noire», les deux princes envoyèrent une commune ambassade en Pologne pour conclure solidairement un traité avec le roi Vladislas Jagellon.

1. Nous nous rapprochons ici provisoirement du comput chronologique de ȘINKAI, T. I. p. 357, qui diffère de celui d'ENGEL, Gesch. d. Mold., T. II, p. 110, et surtout de celui de WOLF, Beschreibung des Fürstensthums Moldau, Hermandstadt, 1805, in-8°, T. II, p. 214.

Le Boyard moldave, «Magnifici Principis Domini Petri Voievodæ Muldanensis marschalcus», négocia le traité, non au nom de son propre souverain, Pierre Mushat, qui était déjà allié à la Cour de Cracovie[1], mais au nom de Mircea-le-Grand, «nomine et pro parte Domini Miricii[2]».

En d'autres termes, la Moldavie, par amitié pour les Valaques, prenait sur elle de s'entremettre auprès du roi de Pologne, et les Valaques, à leur tour, par amitié pour les Moldaves, acceptaient avec confiance cette entremise[3].

Un an après, Mircea, renouvelant cette alliance, envoya une ambassade valaque, qui, au lieu de se rendre directement en Pologne, s'arrêta dans la capitale de la Moldavie, où elle rencontra les mandataires du roi Vladislas Jagellon, comme en un lieu également sympatique aux deux parties contractantes et sûr pour chacune d'elles[4].

En présence de ces faits, on ne saurait admettre

1. DOGIEL, Codex Diplomaticus Regni Poloniæ, Vilnae, 1758, in-f°, T. I, p. 597, an. 1387. — Archiva Istorica, T. I, 1-re part., p. 177. — Akty Zapadnoi Rossii, T. I, p. 22.

2. DOGIEL, T. I, p. 597, an. 1389. — Inventarium omnium privilegiorum, quæcunque in Archivo Regni continentur, édit. Rykaczewski, Paris, 1862, in-8°, résume l'acte en ces termes: «Mainus et Romanus Hericki comites Miricii woiwodœ Transalpini et *Dugoyus Petri woiewodœ Moldaviensis marschalcus*, oratores, *fœdus nomine Miricii*, cum Vladislao rege Poloniæ et societatem belli contra regem Hungariæ sanciunt.»

3. ENGEL, T. II, p. 110, comprend ce fait de la même manière.

4. DOGIEL, T. I, 598, an. 1390. — Inventarium. — Cf. l'observation de SHINKAI, T. I, p. 359.

la moindre rancune de fraîche date, pas même un souvenir d'hostilité entre la Valachie et la Moldavie, au moins pendant le règne de Pierre Mushat.

Le but de la triple convention internationale de 1389 était de combattre en commun la Hongrie[1]. Si la Valachie avait auparavant arraché un lambeau du territoire moldave, Pierre Mushat n'aurait pas pu s'unir aux Valaques contre les Hongrois ; il aurait, au contraire, cherché à s'entendre avec ceux-ci contre la Valachie pour la mettre entre deux feux: l'armée moldave sur le Sereth et l'armée hongroise sur l'Olt, ce qui eût singulièrement facilité le recouvrement du territoire occupé.

Nous prouverons ailleurs que Pierre Mushat était même redevable du trône de Moldavie à Radu Bassarabe, père de Mircea-le-Grand, ce qui confirme encore notre assertion.

Voilà donc démontré, par les faits et la logique, que, de 1375 à 1390, rien n'a pu être changé dans les rapports géographiques constatés précédemment par les chrysobulles de 1379, 1387, 1393, 1399, 1406, 1422, 1431, 1439, 1456, 1460, etc., par les deux traités de commerce de 1407 et de 1460 et par la chronique byzantine de Chalcocondylas (1396-1398), à savoir : que l'espace entier de Braïla à Kilia, entre Bacâu et Bêrlad d'une part et le Danube de l'autre, appartenait aux Bassarabes.

1. Voyez plus haut la note 2.

Il en fut ainsi après 1375.

Chercherons-nous la date de la conquête valaque sur la rive moldave du Danube dans une époque antérieure? Est-ce sous lès prédécesseurs de Pierre Mushat que la Moldavie perdit une partie de ses frontières méridionales?

Trois témoignages contemporains, la chronique du transylvain Jean de Küküllo[1], et deux diplômes du roi magyar Louis-le-Grand, l'un de 1360[2], l'autre de 1365[3], affirment que vers 1355 le voïévoda des Roumains de Maramuresh, du nom de Bogdan, sujet de la Hongrie, se révolta contre la couronne de St.-Etienne, enrôla une troupe, passa les monts, entra en Moldavie et y créa une nouvelle principauté.

La première résidence de Bogdan, — ce qui ressort évidemment de la nature même des choses, — dût être et fut réellement en cette partie de la Moldavie qui est le plus voisine de Maramuresh.

1. THWROCZ, Chronica Hungarorum, inserta simul chronica Ioannis Archidiaconi de Kikullew, dans SCHWANDTNER, Scriptores Rerum Hungaricarum, T. I, Vindobonae, 1766, in-4°, p. 245. — Chronicum Budense, édit. Podhradczky, Bude, 1838, in-8°, p. 337.

2. FÉJER, Codex Diplomaticus Regni Hungariæ, Bude, 1825-31, in-8°, T. IX, vol. 2, p. 159.

3. Ap. SIMONCHICH, Noctium Marmaticarum Vigiliæ, 1803, MS. No. 274. Quart. lat. de la Bibliothèque du Musée de Pesth, p. 165: „profugi in Moldavia Bogdani Voivodae Marmarusiensis, una cum infidelibus filiis suis.„— Cf. WAGNER, Dissertatio de Comania No. 4, MS. ap. SHINCAI, T. I, p. 326.

n'en étant séparée que par les crêtes des Carpats, c'est-à-dire dans la Bucovine actuelle, où se trouve, en effet, située la plus ancienne capitale du pays, Suciava.

De 1355 à 1375, de Bogdan à Pierre Mushat, s'écoulèrent à peine une vingtaine d'années. Pendant ce court intervalle de temps, les Moldaves, établis d'hier dans leur nouvelle patrie, étaient en proie à trois préoccupations :

1° Prendre racine dans un nid étroit, s'organiser tant bien que mal, former un noyau d'administration ;

2° Accroître graduellement leur nombre et leur force ;

3° Résister, à peu près chaque année, aux prétentions de la Hongrie, qui ne cessait de revendiquer à main armée la souveraineté sur la Moldavie[1].

Ont-ils pu songer de sitôt à la conquête des bouches du Danube, qui étaient encore bien éloignées? C'est là une impossibilité chronologique, et même topographique.

De 1375 donc, jusqu'en 1460, le littoral du Da-

1 IOANNES DE KIKULEW, p. 241 : „(Rex Ludovicus) fere singulis annis, vel in quolibet anno, movit exercitum contra æmulos et rebelles et sæpius contra Ruchenos et Moldavos.„ — Cronicon Budense, p. 331 : „In quolibet tertio anno, sæpius contra Racenses et Moldavanos.„ — Puisque le roi Louis-le-Grand régna quarante ans, de 1342 à 1382, le nombre de ses invasions en Moldavie doit être assez considérable.

nube entre Kilia et Braïla appartenait tout entier à la Valachie.

Avant 1270, cette rive du Danube avait eu deux possesseurs : jusqu'au Pruth, s'étendait la belliqueuse république de Bêrlad ; de l'autre côté du Pruth, rôdaient les hordes des Cumans ayant Kilia pour capitale[1].

Par conséquent, la date de l'extension de la Valachie sur le littoral moldave du Danube jusqu'à la mer Noire, doit être cherchée entre 1270 et 1350. C'est ce que nous ferons ailleurs. Nous nous bornerons pour le moment à constater que la Valachie du XIV-e siècle comprenait, comme partie intégrante de son territoire, toute la rive nord du Danube jusqu'aux Portes-de-Fer ou à peu près.

1. Voy. mon étude: Diploma Bêrladeană din 1134, § 5, dans le journal Traian, 1869, No 52.

CHAPITRE III.

DATE DE LA DÉCROISSANCE DE LA FRONTIÈRE ORIENTALE DE LA VALACHIE.

A partir de 1400, Kilia commence à devenir le rêve de la Moldavie, qui entrevoit déjà l'importance stratégique et commerciale des Bouches du Danube.

Peu après, 1407, Alexandre-le-Bon s'empare de cette ville[1]; Vlad-le-Diable la reprend[2].

1. Dans l'acte d'alliance secrète conclu entre la Pologne et la Hongrie, Kilia figure parmi les villes moldaves. Voy. DLUGOSSI, Historia Polonica, Francof., 1711, in-f°, T. I, p. 324, lib. XI. — Cf. PRAY, Annales Regum Hungariæ, Vienne, 1764, in-f°, T. II, p. 233-34. — PRAY, Dissertationes historico-criticae, Vindob., 1775, in-f°, p. 146. — KATONA, Historia critica Hungariæ, T. XII, p. 91-93, etc. — Le traité de commerce de Mircea-le-Grand avec les Lembergeois, sans date, mais conclu précisément en 1409, comme on le voit par le double latin conservé dans les Archives municipales de Lemberg, fasc. 518, No. 4, montre que la Valachie ne possédait alors le Danube que jusqu'à Braïla. — Voy. Archiva Istorică, T. I, p. 3.

2. Voy. plus haut, Ch. I.

Sous le voïévoda Pierre, fils d'Alexandre-le-Bon, nous la voyons de nouveau au pouvoir des Moldaves qui la cèdent un moment à la Hongrie[1], d'où elle revient aux Valaques sous le fameux Vlad-l'Empaleur, fils de Vlad-le-Diable[2].

Malgré les perpétuelles vicissitudes de Kilia dans la première moitié du XV-e siècle, on reconnaît clairement que les princes Moldaves, alors même qu'ils s'emparaient de cette ville, profitant de temps en temps de quelque révolution en Valachie, ne la considéraient que comme une acquisition précaire, à ce point qu'aucune chronique, aucun document international, ne parle du fait de l'occupation moldave et qu'on ne trouve, de cette époque, aucun acte civil ou administratif, de donation ou de douane, qui concerne le littoral du Danube, bien que nous ayons des diplômes relatifs à Bender, Akkermann, Bêrlad et Bacâu[3].

Il en fut ainsi jusqu'à Etienne-le-Grand.

En 1462, ce prince renouvelle la tentative de ses

1. URECHIA, dans Letopisiţele ţerrei Moldovei, édit. Cogalniceanu, T. I, Iasi, 1852, in-4°, p. 111: „Ce Voïévoda Pierre, après s'être enfui sur le territoire hongrois en 1449, n'a pas tardé à *céder la ville de Kilia aux Hongrois*.„ — Chronique moldo-slave de 1504, ap. KARAMZIN, Istoria Gosudarstva Rossiiskago, édit. Einerling, Pétersbourg, 1842, T. IV, note 338, p. 157. — Cronica moldovenească cea vechiă, dans Archiva Istorică, T. III, p. 6, dit dans la traduction polonaise: „*Dal Kilia Królowi Wegierskiemu*, aby bronil ja od Turkow.„

2. Voy. plus haut, Ch. I.

3. Voy. plus haut, Ch. I.

prédécesseurs sur Kilia et échoue[1]. Trois ans plus tard les armes moldaves furent plus heureuses.

Le chroniqueur de la Moldavie raconte: "En l'année 1465, dans le mois de Janvier, le 23, le Voïévoda Etienne, réunissant un grand nombre de milices, se dirigea avec toutes ses forces vers Kilia, devant laquelle il arriva le mercredi à minuit et la bloqua immédiatement; mais ce n'est que le lendemain qu'il commença le siège, et ainsi, tout le jour, il combattit jusqu'au soir, et le samedi la ville capitula et Etienne entra dans Kilia[2]."

La chute de Kilia sous la domination d'Etienne-le-Grand amena naturellement la soumission de toute la région limitrophe sur les deux rives du Pruth.

Dès lors les bouches du Danube cessèrent pour jamais d'appartenir à la Valachie. Cependant, malgré cinq

1. URECHIA, Letop., T. I, p. 118 — La Cronica cea vechiă, T. III, p. 6, dit qu'Etienne-le-Grand assiégea les *Hongrois*, ayant mal compris le nom des Valaques: *Ungro-Vlachi*. — Il en est de même dans la Cronique moldo-slave, KARAMZIN, l. c. — CHALCOCONDYLAS, *rec. Becker*, lib. IX, p. 514, nous dit de la manière la plus positive qu'Etienne-le-Grand assiégea Kilia, ville valaque de Vlad-l'Empaleur, lequel se hâta de courir au secours de cette place: «αὐτὸς μὲν (ὁ Βλάδος) ἐτράπετο ἐπὶ τὸν Μελαίνης Πογδανίας ἡγεμόνα, πολιορκοῦντα, ὡς ἠγγέλλετο αὐτῷ, τὸ Κελλίον, etc.» — Cf. le contemporain MIECHOWSKI, Chronica Polonorum, Cracovie, 1521, in-f°, p. 333.

2. URECHIA, T. I, p. 119. — Chronica cea vechiă, T. III, p. 7, et Chronique moldo-slave, l. c., où les Valaques c'est-à-dire les Hongro-Roumains, sont appelés Hongrois, comme dans la note ci-dessus. Urechia commet, à cette occasion, une énorme erreur, qui n'existe pas dans les deux autres chroniques: à côté de Kilia il parle de la prise d'Akkermann, ce qui constitue un non-sens, car la rive du Dniester n'avait jamais cessé jusqu'alors d'être à la Moldavie.

siècles écoulés, un souvenir de l'état de choses antérieur s'est conservé jusqu'à nos jours dans le nom de *Bessarabie*, c'est-à-dire «pays des Bassarabes». Ce nom ne semblera une énigme qu'à ceux qui ne se rappelleront pas l'ancienne domination des Valaques au temps d'Alexandre Bassarabe, Vladislas Bassarabe, Radu Bassarabe, Dan Bassarabe, Mircea Bassarabe, Bassarabe-le-Diable, Bassarabe-l'Empaleur, toute la fleur de cette race des Bassarabes, sur tout le pays jusqu'à la mer[1].

Dix ans après la prise de Kilia, qui amena l'agrandissement de la Moldavie du côté du Danube, Etienne-le-Grand tourna ses regards dans la direction de Bacâu et se disposa à reculer aussi la frontière du Sereth au Milcov

En 1475, le chroniqueur raconte: «Etienne Voïevoda a pris possession de Graciuna avec son territoire tout entier, *qu'on nomme le district de Putna, et l'a joint à la Moldavie*[2].»

Voici donc trois dates mises à l'abri de toute controverse:

1°. Avant 1465, la Valachie possédait tout le littoral moldave du Danube à Bêrlad et à Kilia.

2°. Avant 1475, la Valachie possédait toute la partie occidentale de la Moldavie jusqu'à Bacâu.

1. Dans notre second Essai nous reviendrons plus amplement sur le nom topographique de la *Bassarabie*, sous lequel on comprenait, dans le commencement, la Valachie tout entière.

2. URECHIA, T. I, p. 128.

3°. Entre 1350 et 1400, la frontière valaque, jusqu'à Bêrlad, Kilia et Bacâu, n'a jamais été revendiquée par les Moldaves, dont les tentatives d'occupation datent de 1407 à 1475.

L'élévation de la Moldavie au dépens de la Valachie est l'œuvre d'Etienne-le-Grand.

Débarrassés au sud et à l'est, nous allons nous occuper de préciser quelle fut au nord la frontière de la Valachie jusqu'au XV-e siècle.

CHAPITRE IV.

LE DUCHÉ DE FAGARASH.

Avec Sibiu (Hermannstadt) et Brashov (Kronstadt) à l'est, borné au sud par les cimes neigeuses des Carpats et au nord par l'Olt, s'étend le pays de Fagarash, dont il est difficile de dire précisément si la nature l'a rattaché davantage à la Valachie qu'à la Transylvanie. En effet, tandis qu'un fleuve majestueux le sépare du reste de la Transylvanie et l'unit à la Valachie, les hauts sommets des montagnes le séparent du reste de la Valachie et l'unissent à la Transylvanie.

Une ville et environ soixante villages composent ce pays, un des plus beaux par la variété des sites, le nombre des ruisseaux qui l'arrosent, les plaines et les collines qui s'y succèdent, la santé et la vigueur qui y règnent.

Sur le sceau attaché aux traité de commerce de 1368 entre la Valachie et la municipalité de Kronstadt, le prince valaque Vladislas Bassarabe figure comme: LADISLAVS DEI G... NSALPINVS BAN DE ZEV... DVX DE FVGROS[1].

Dans un diplôme de 25 novembre 1369, le même prince s'intitule: «voïévoda de Valachie, ban de Séverin et duc de Fagarash[2].»

Trois ans après, le 14 juillet 1372, il fait don à une branche de la race de Bassarabes de cinq villages «sur la rive de l'Olt, dans le pays de Fagarash.» [3]

Mircea-le-Grand, tant dans l'acte de 1387[4], que dans presque toutes ses chrysobulles[5], apparait comme «duc du pays transcarpatien de Fagarash», et, ce qu'il y a de plus remarquable, il prend ce titre jusque dans les transactions diplomatiques entre la Valachie et la Hongrie[6].

1. KEMENY, Appendix Diplomatarii Transsylvanici, vol. III, p. 70; le manuscrit: se trouve dans la bibliothèque de l'Université de Klausenburg. — Cf. Siebenbürg, Provincial Blätter, T. II, p. 186.

2. BATTYANYI, Leges ecclesiasticae Hungariae, Claudiopoli, 1827, in-f°, T. III, p. 217: «Waywoda Transalpinus et Banus de Sewerino nec non Dux de Fogaras.» — FÉJER, T. IX, vol. 4, No. 118.

3. FRIWALDSZKJ DE FRIDWALD, Reges Ungariae Mariani, Vienne, 1775, in-4°, p. 80-84: «in terra Fugaras prope Alt.» — FÉJER, T. IX, vol. 4, No. 272. — KATONA, an. 1370. — BENKÖ, Milcovia sive episcopatus Milcoviensis explanatio, Vienne, 1781, in-8°, T. II, p. 284. — SHINKAI, etc.

4. Voy. plus haut, Ch. I.

5. DOGIEL, T. I, p. 598-99. — VENELIN, p. 22.

6. PRAY, Dissert., p. 144.

Vlad-le-Diable, par un diplôme en date du 20 janvier 1432, fait don à ses boyards Etienne et Roman de trois villages, d'une colline et d'un cours d'eau au «pays de Fagarash».

Nous nous arrêtons ici sans descendre plus loin dans les annales du XV-e siècle, qui ne nous intéressent, dans cette étude, que par la lumière qu'elles peuvent jeter sur l'époque antérieure.

Entre 1368-1432 tout le pays de Fagarash appartenait donc aux Bassarabes. Comment et depuis quand? Deux questions qui ont besoin d'être éclaircies.

CHAPITRE V.

DATE DE L'OCCUPATION DU DUCHÉ DE FAGARASH

PAR LES VALAQUES.

C'est dans un diplôme de 1231 que nous trouvons la plus ancienne mention relative au pays de Fagarash[1].

Le premier point qui nous frappe dans cet acte, c'est que la région de Fagarash y est partout nommée,

1. KÉMENY, dans KURZ, Magazin für Geschichte Siebenbürgens, Kronstadt, 1846, in-8°, T. II, 261. — TEUTSH et FIRNHABER, Urkundenbuch zur Geschichte Siebenbürgens, Vienne, 1857, in-8°, T I, p. 50 : "Capitulum ecclesie transilvane. Ad omnium presentes inspecturorum notitiam volumus harum serie pervenire. Quod accedens nostri in presentiam Gallus filius Wydh de Bord, confessus est coram nobis, retulitque taliter, quod licet *terram Boje, terre Zumbuthel conterminam, et de presenti in ipsa terra Blacorum existentem* habitam propriis suis justisque impensis ab homine *Bujul filio Stoje* coemerit, jurique suo subjectam reddiderit, considerans tamen et animo revolvens suo qualiter eadem terra *a tempore humanam memoriam transeunte*

même par rapport à l'époque antérieure au XIII-e siècle: «pays des Roumains, *terra Blacorum*[1].»

Ce fait, exprimé de la façon la plus claire, se heurte à une autre indication tout-à-fait obscure et qui ne peut être débrouillée que par le secours d'une laborieuse critique.

L'acte raconte comment le village Boïa, — localité qui ne faisait pas primitivement partie de la juridiction de Fagarash,—lui fut, dans la suite, soumis par la force: «a temporibus jam, quibus ipsa terra Blacorum *terra Bulgarorum* extitisse fertur.» C'est-à dire: «seulement depuis qu'on dit que les Bulgares sont venus dans ce pays des Roumains.»

Les Bulgares envahissant le duché de Fagarash et y annexant un hameau qui dépendait auparavant d'une autre juridiction, voilà certes une véritable énigme!

Remarquons attentivement une circonstance. Entre

per majores, avos, atavosque ipsius Trulh filii Choru possessa, et *a temporibus jam quibus ipsa terra Blacorum terra Bulgarorum extitisse fertur*, ad terram Fugros tenta fuerit, qualiter id dictus Trulh filius Choru quam plurimorum hominum elogiis affirmare adnisus fuit, hinc ne jurgia temporum in processu enascerentur, fraterne mutueque charitatis, quam christiana eidem suadet religio, affectu ductus dictam terram Boja terre Zumbuthel conterminam eidem Trulh filio Choru, accepta ejus recompensa in pecuniarum solutione et refusione, remisit coram nobis presentium testimonio literarum. Anno millesimo ducentesimo tricesimo et primo.„

1. Cela avait déjà été entrevu pas EDER, Observationes criticae ad historiam Transsilvaniæ, Cibinii, 1803, in-8°, p. 52, mais avec sa mauvaise volonté ordinaire pour tout ce qui regarde l'ancienneté des Roumains en Transylvanie.

l'année du diplôme et l'année de cette invasion bulgare aurait dû s'écouler au moins cinquante années, car le narrateur ne précise l'évènement que par un «*on dit*,» comme s'il parlait de choses éloignées, qu'on a apprises des anciens, qu'on n'a ni vues ni entendues.

Il s'ensuivrait donc que les Bulgares auraient envahi le duché de Fagarash entre 1160 et 1170. Mais, à cette époque, ils gisaient sous le joug des Grecs qu'ils ne secouèrent guère qu'en 1190-1200.

Il est donc certain que le mot *Bulgares*, employé par le diplôme, signifie autre chose.

Jetons un coup d'œil sur la géographie du Moyen-âge, et tout va s'éclaircir.

Le byzantin Léon-le-Grammairien, qui vivait au XI-e siècle, dit, en parlant de la transportation de quelques-uns de ses compatriotes sur la rive nord du Danube, en Valachie: «dans la Bulgarie de l'autre côté de l'Ister[1].»

La carte catalane de 1375 donne à la Roumanie Danubienne le nom corrompu de *Burgarie*, tandisqu'à la Bulgarie proprement dite il réserve la forme correcte: *Bulgarie*[2].

Le chroniqueur oriental Rashid, qui vivait en Perse

1. Ap. STRITTER, T. II, p. 558: «εἰς Βουλγαρίαν ἐκεισεν τοῦ Ἴστρου ποτάμος.» — Cf. ibid. p. 553.

2. Atlas en langue catalane, dans Notices et extraits des manuscrits, Paris, 1843, in-4°, T. IV, 2-e part., p. 1—148, pl. 4.—LELEWEL, Géographie du Moyen-Age, Bruxelles, 1852, in-8°, T. III, p. 142, note 55. — Atlas, Bruxelles, 1851, pl. 29.

entre 1250-1300 et écrivait d'après des sources officielles, appelle, en décrivant l'invasion mongole de 1240, *Bulgarie* cette région où se trouve «le pays des Karavlaques et du Ban Bassarabe[1].» N'oublions pas que dans cette expédition les Tartares ne traversèrent pas le Danube.

Cette confusion de noms[2] concernait spécialement le banat de Séverin, dont en 1237, six ans seulement après le document précité, le roi hongrois Bela IV, dans une lettre au Pape Grégoire IX, disait: «terram Zemram *circa partes Bulgariae*», et dans un diplôme de 1239 : «*Circa partes Bulgariae*[3] in terra que Zeuren nominatur.[4]»

1. Ap. D'OHSSON, Histoire des Mongols, La Haye, 1834, in-8°, T. II, p. 7—8.

2. Voy. Epitome du Téâtre de l'Univers d'ABRAHAM ORTELIUS, nouvellement recogneu, augmenté et restauré de meseure geographique par MICHEL COIGNET, Anvers, 1619, p. 113, la carte intitulée Romania. Le nom de *Valachia* est donné au pays compris entre l'Olt, Brashov, le Pruth et le Danube, et celui de *Bulgaria* est donné à l'Olténie où sont indiquées deux villes: *Zelatina* (Slatina) et *Seueriana* (Séverin). Il est évident que le géographe, publiant son travail au commencement du XVII-e siècle, pouvait avoir à sa disposition des cartes beaucoup plus anciennes, ce qui résulte du nom de Bulgarie donné à l'Olténie comme dans l'acte de 1231 cité plus haut, et ce qui, d'autre part, n'est pas contredit par la mention qui est faite de Slatina, car cette ville nous apparait déjà comme un important centre commercial dans un diplôme hongrois de 1368 publié dans FEJER, Cod. Dipl. Hung. T. IX, vol. 4, p. 138—50.

Note du Traducteur.

3. PRAY, Annal. T. I, p. 218.

4. THEINER, Monumenta Historica Hungariæ, Rome, 1859, in-f°. T. I, p. 171.

En d'autres termes, les Olténiens, étaient, pour les Transylvains, des «Bulgares» *à cause du voisinage de la Bulgarie*; absolument comme les Roumains de Moldavie et de Valachie nomment encore aujourd'hui «*Ungureni*» «Hongrois» leurs frères de Transylvanie, *à cause du voisinage de la Hongrie*, «circa partes Hungariae».

Jusqu'à une époque récente les Transylvains abusaient de la même façon du nom de Bulgares, à tel point que le quartier roumain du Kronstadt, remarquable par l'église de Neagoë Bassarabe et où l'on ne saurait entendre un seul mot bulgare, est dit en hongrois «*Bolgárszék*» ou *quartier bulgare*[1], et en roumain on l'appelle «*Shkéi*[2]» mot que les anciens chroniqueurs roumains emploient pour *Bulgares*[3].

Le saxon Reichersdorfer, qui écrivait dans la pre-

1. ENGEL, Gesch. d. Bulg. p. 385, note f: „*Heissen die Walachen bey den neuern Siebenbürgern auch Bulgaren,* weil die in neuern Zeiten dem Türkichen Joche entfliehenden Walachen aus der Bulgarey nach Siebenbürgen kamen„. — La première partie de la phrase constate un fait vrai; la seconde présuppose une cause, mais ne démontre en rien le dogmatique *weil.*

2. GIPA, Cronologia bisericeĭ din Shkei ce se ḑice Bolgarseg, dans COGALNICEANU, Dacia Literara, 2º édit., Iasi, 1859, in-8º, p. 45-46.— Foaia pentru minte, 1840, No. 4, — Il n'existe aucune preuve de l'origine bulgare des Roumains de Shkéi. Toute leur histoire civile et ecclésiastique est purement roumaine; leurs patrons ont été les princes de Valachie.

3. La chronologie universelle en langue roumaine du commencement du XVII-e siècle, découverte par le professeur russe Grigorowitsh dans son voyage en Turquie, ap. RAKOWSKI, Niekolko rieczi o Asieni p'rvomu, Belgrade, 1860, in-4º, p. 19: "Calioan, *Domnul Shkeilor*, trupul lui sveti Ioan Rylski l'au dus la cetate în Ternov.„

mière partie du XVI-e siècle, s'exprime ainsi relativement aux quartiers de Kronstadt : «unum incolunt Bulgari, alterum Hungari, Saxones agricolae tertium[1].»

Quelques lignes plus bas Reichersdorfer écrit «*Valaques*» au lieu de «Bulgares»[2]

Mais à quoi bon parler plus longuement de Kronstadt, quand nous possédons un témoignage tout-à-fait positif, précisément en ce qui concerne Fagarash? Un poëte saxon écrivait en 1550 :

«Arx jacet ad ripas piscosae dives Alutae,
«Cui Fogaras prisci nomen tribuere coloni,
«Undique cum fossis valido circumdata muro...
«Hanc habitant *circum fodientes rura Triballi*
«*Innumeri*, quibus arx leges et jura ministrat.»

C'est-à-dire :

«Sur les rives de l'Olt poissonneux s'élève une cité renommée, à laquelle les plus anciens habitants ont donné le nom de Fagarash ; elle est entourée de tous côtés de fossés et de puissantes murailles. *Là habitent à l'entour, accoutumés à la charrue, un très-grand nombre de Triballes,* soumis aux lois et aux droits de la citadelle.»

1. Transylvaniae ac Moldaviae descriptio, Cologne, 1595, in-f°, p. 37.

2. P. 38: „Suburbia autem complent quicquid est extra muros vallium, ubi ipsi Saxones Ciculique mixtim habitant; reliquam loci istius partem intra ipsas usque montium angustias *Valachi fere occupant, hic templum habent et ei praesidentem sacrificulum.*»

Eder, en éditant le poëme de Schesæus, observe: «Sous l'épithète de *Triballi*, synonyme de *Bulgari*, sont compris les Roumains d'auprès de Fagarash, de la même manière qu'on nomme *Bulgari* les Roumains de Kronstadt[1]».

Ainsi donc, sur le nom de «Bulgares» employé pour «Roumains» nous avons six témoignages:

1°. Léon, écrivain grec de 1000;

2°. Rashid, annaliste oriental du XIII-e siècle;

3°. La carte catalane du XIV-e siècle;

4°. Reichersdorfer, écrivain transylvain du XVI-e siècle;

5°. Schesæus, compatriote et contemporain de ce dernier;

6°. L'acception actuelle du mot «Bolgárszék» à Kronstadt.

Les trois premiers témoignages sont surtout précieux en ce qu'ils proviennent d'époques comprises entre le XI-e et le XVI-e siècles; mais les trois derniers ne sont pas moins importants, non seulement parce qu'ils émanent de sources purement transylvaines, mais encore parceque Schesœus se réfère précisément à Fagarash.

Dans le cours de ces études nous aurons l'occa-

1. SCHESÆUS, Ruinæ Pannoniæ, dans EDER, Scriptores Rerum Transylvanicarum, Cibinii, 1797, in-4°, T. I, p. 34: "Triballi hodiernæ Bulgariæ populi fuere. Atque *hoc vocabulo saepe nostri scriptores, ut idem hoc loco Schesœus, Valachos adpellant. Nec fortasse abs re Coronense suburbium, Valachis habitatum, hodieque Bolgarszék appellatur.*"

sion de voir les Roumains du Danube et de l'Olténie appelés improprement «Bulgares», entre autres dans la fameuse chronique hongroise du XIII-e siècle que rédigea le notaire anonyme du roi Bela et sur laquelle nous insisterons plus tard, tenant auparavant à la soumettre à l'analyse[1].

Nous pouvons donc nous résumer ainsi: Kronstadt et Fagarash, toutes deux situées sur la frontière de la Valachie, reçurent, dans le cours de moyen-âge, de la portion danubienne de la Dacie, un contingent nouveau d'éléments roumains, que les Saxons, les Hongrois et même les Roumains de Transylvanie ne surent autrement distinguer qu'en appelant les nouveaux venus «Bulgares», parce qu'ils venaient d'une région «circa partes Bulgariæ», tandis qu'ils réservaient aux Roumains indigènes l'épithète de *Blachi* (Valaques), comme on le voit dans l'acte de 1231.

Et cependant, dans toute la Province Trajane, nulle part la famille roumaine n'est moins mélangée à des éléments étrangers, n'est plus pure que dans le pays de Fagarash.

«Les habitants de Fagarash, dit M. Baritz, ne s'allient jamais à des non Roumains[2].»

1. Déjà PODHRADCZKY, Chronicon Budense, Bude, in-8°, p. 67, annote le notaire anonyme à l'année 1003: «Hæc Bulgaria fuit, ubi nunc Valachia.» Observons, en passant, que ce fait chronologique coïncide exactement avec l'époque indiquée par le Byzantin Léon-le-Grammairien.

2. Foaia pentru minte, 1846, p. 61.

L'éxégèse d'un seul mot, que nous nous sommes donné beaucoup de peine à entourer de preuves, dissipe le brouillard.

Le terme «Bulgares» de l'acte de 1231 reçoit une explication des plus claires. Il est employé pour «Roumains du Danube».

L'époque approximative de l'établissement de la domination des Bassarabes dans le pays de Fagarash peut être placée entre 1160 et 1180.

Mais de quelle manière se produisit cette domination? Par conquête ou par concession? Par la voie pacifique ou par le moyen des armes?

Telle est la question nouvelle qui se présente à nous.

CHAPITRE VI.

COMMENT LES BASSARABES OCCUPÈRENT FAGARASH.

Jean Cinname, biographe contemporain de l'empereur Emmanuel Comnène, auquel il était attaché par les liens de la plus étroite amitié et qu'il accompagna en toutes occasions[1], raconte, comme témoin oculaire, une expédition byzantine entreprise contre le roi de Hongrie Etienne entre 1161 et 1173.

Nous traduisons d'abord le passage intégralement.

Après avoir énuméré les causes des hostilités survenues entre la Hongrie et Byzance, Cinname continue: «Quant à Alexis, à qui il avait fiancé sa fille, l'empereur l'envoya avec des troupes nombreuses sur le Danube, pour simuler une attaque de la Hongrie

1. CINNAMI Epitome, rec. Meineke, Bonnæ, 1836, in-8°, T. I, p. 5.

par les points accoutumés. A Léon, nommé Batatzès, avec une armée tout aussi considérable, composée principalement de Valaques, qu'on dit être une colonie italienne, il ordonna d'attaquer les Hongrois dans une autre direction, du côté de la mer Noire, d'où personne encore ne les avait attaqués. Conformément à ce plan, Alexis arriva au Danube d'où il menaçait les Hongrois qui le crurent disposé à franchir le fleuve, tandisque Batatzès les attaquait du côté de la mer Noire, détruisait tout sur sa route, massacrait une multitude d'hommes, en faisait prisonniers un aussi grand nombre et se retirait avec une quantité de bestiaux, de chevaux et autres animaux. L'empereur cependant, qui méditait de donner à la Hongrie un troisième coup, envoya une nouvelle armée, laquelle s'avança encore plus loin, attaquant dans la direction de Tauro-Scythie et ayant pour chefs Andronique Lampardas et Nicéphore Pétraliphe[1].....»

Pour pouvoir apprécier exactement, du point de vue géographique, les mouvements stratégiques des Grecs, il faut d'abord constater que la force armée d'Emmanuel Comnène était divisée en trois corps, ayant chacun son général: Alexis pour le pre-

1. Lib. V, cap. 4, p. 260: «'Αλέξιον μὲν, ᾧ τὴν θυγατέρα ἠγγύα, στρατεύμασιν ἅμα πολλοῖς ἐπὶ τὸν Ἴστρον ἔπεμπε δόκησιν ἐμποιήσοντα Οὔννοις ὡς ἐκ τῶν συνήθων καὶ πάλιν αὐτοῖς ἐπιτεθήσεται χωρίων, Λεώντα δέ τινα Βατάτζην ἐπίκλησιν ἑτέρωθεν στράτευμα ἐπαγόμενον ἄλλο τε συχνὸν καὶ Βλάχων πολὺν ὅμιλον, οἵ τῶν ἐξ Ἰταλίας ἄποικοι πάλαι εἶναι λέγονται, ἐκ τῶν πρὸς τῷ Εὐξείνῳ καλουμένῳ πόντῳ χωρίων ἐμβαλεῖν ἐκέλευεν εἰς τ Οὐννικὴν, ὅθεν οὐδεὶς οὐδέποτε τοῦ παντὸς αἰῶνος ἐπέδραμε τούτοις, etc.»

mier; Batatzès pour le second; Lampardas et Petraliphe pour le troisième.

Le corps d'Alexis occupe une aile; le corps de Lampardas et de Petraliphe l'autre; le centre est occupé par le corps de Batatzès ou des Valaques.

Il est certain que la fixation des deux points extrèmes va nous permettre de fixer l'espace intermédiaire dans lequel se mouvaient les Roumains.

Demandons-nous donc en premier lieu:

1°. En quel point Alexis attaquait-il les Hongrois?

Cinname répond: «aux points accoutumés.»

2°. Où opéraient Lampardas et Petraliphe?

Cinname répond: «vers Tauro-Scythie.»

3°. En quel lieu se trouvaient les «points accoutumés» où les Grecs portaient habituellement leurs forces contre les Hongrois? et que signifie le mot «Tauro-Scythie» de l'écrivain byzantin?

Avant l'expédition dont il est ici question, Cinname décrit près de quinze autres guerres antérieures entre les Grecs et les Hongrois.

Toutes, sans exception, eurent pour théâtre les bords du Danube dans le Banat actuel de Temeshvar et en Sirmie[1].

Par conséquent, les «points accoutumés» par où les Grecs attaquaient les Hongrois étaient les rives du fleuve Temesh.

1. P. 11, 12, 104, 114, 119, 131, 133, 213, 217, 222, 226, 239, 240, 257.

Sous le nom de Tauro-Scythie, d'autre part, Cinname comprend la partie inférieure de la Gallicie, entre la Moldavie et la Hongrie, où se trouve la ville d'Halicz: «κατὰ Γαλίτζης χώρας Ταυροσκυθικῆς[1]».

Le général Alexis attaquait donc les Hongrois à l'ouest du côté du Temeshvar, pendant que les généraux Lampardas et Petraliphe les attaquaient à l'est par la Moldavie.

Le territoire où s'était porté le général Batatzès, ayant avec lui «un grand nombre de Valaques», se trouvait donc entre les deux: entre la Moldavie et le Temeshvar.

C'était bien la Valachie.

Une particularité assez remarquable, c'est que l'expression «un grand nombre de Valaques», Βλάχων πολὺν ὅμιλον, qu'emploie Cinname, est absolument identique avec celle de trois bulles papales de 1236—1239, c'est-à-dire postérieures d'un demi-siècle à peine, et dans lesquelles on lit: «le nombre de la population a cru outre mesure dans le pays de Séverin[2].»

Si maintenant nous jetons un regard sur la carte,

1. Lib. III, chap. 11, p. 115. — Cf. lib. V., chap. 10. p. 232.

2. THEINER, op. cit., p. 150—151, de 1236: «*multitudo gentium* terrae Ceurin »—Ibid., p. 165 de 1238: «terram, quæ Zemram nominatur, in qua dudum desolata *excrevit populi multitudo.*» —Ibid., p. 171 de 1239: «circa partes Bulgariae in terra, quæ Zeuren nominatur, quae dudum fuerat desolata, *populi multitudo supercreverit.*»—On trouvera dans notre III-e *Essai* l'explication statistique de ces trois passages.

nous nous convaincrons à première vue que l'invasion de Valaques, décrite par l'auteur byzantin, a été précisément dirigée sur la Transylvanie, entre Fagarash et Kronstadt, car plus à l'est la chaîne des Carpats remonte vers la Galicie; or, de ce côté-là: ἐπιστείλας ἄνωθέν ποθεν ἐς τοὺς προσοικοῦντας τὴν Ταυροσκυθικὴν ἐμβαλεῖν Οὔννους, avait été dirigée l'autre armée des Grecs, sous le commandement de Lampardas et Petraliphe.

L'acte hongrois de 1231 nous fournit l'année 1170 à peu près comme la date approximative de l'établissement de la domination des Bassarabes dans le pays de Fagarash.

Le byzantin Cinname confirme cette date chronologique avec l'autorité de sa contemporanéité et nous initie aux détails de l'évènement.

Le certitude est donc parfaite[1].

Vers 1170 les Olténiens de Séverin, profitant des hostilités entre Byzance et la Hongrie, s'allièrent avec les Grecs, envahirent la Transylvanie et occupèrent le pays de Fagarash.

1. Que l'on compare à présent la manière dont ENGEL, Gesch. d. Bulg., p. 391, et surtout ROESLER, Rum. Stud., p. 85, détachant de la narration de Cinname le seul passage qui a trait au corps isolé de Batatzès et laissant le reste de côté, s'efforcent de prouver que les Βλάχοι d'auprès de la mer Noire étaient de la rive droite du Danube. THUNMANN, Untersuchungen über die Geschichte der östlichen Völker, Leipzig, 1774, in-8°, p. 344, est tombé dans une autre espèce d'erreur, en prenant les Roumains de Cinname pour des Moldaves. De la même manière a compris GEBHARDI, Gesch. d. Wal., p. 268.

CHAPITRE VII.

LE DUCHÉ DE FAGARASH ENTRE LES VALAQUES ET LES HONGROIS.

De même que Kilia, de 1400 à 1460, passait de main en main, tantôt aux Valaques, tantôt aux Moldaves; de même, de 1170 à 1360, Fagarash parait avoir flotté entre les Valaques et les Hongrois.

En 1231, se duché appartenait aux Magyars, mais pas depuis longtemps, car l'acte de cette même année, que nous avons analysé plus haut, redresse en faveur d'un Hongrois une injustice commise sous la domination valaque.

En 1291, il est de nouveau au pouvoir de la Hongrie, cette fois encore depuis peu, ainsi que le prouve le fameux diplôme, souvent cité et jamais expliqué, par lequel le roi de Hongrie André III fait don d'une ville et d'un village du pays à un

Hongrois nommé Ugrin: «parce qu'ils lui ont été enlevés injustement[1].»

Ce qui caractérise au même titre ces deux documents de 1231 et de 1291, c'est leur commune tendance à annuler, sous le rapport de la propriété territoriale, les conséquences de la domination antérieure des Valaques.

Chaque fois que les Bassarabes s'emparaient de Fagarash, leurs boyards y prenaient, par donations princières, comme on l'a vu plus haut dans les diplômes de 1372 et de 1432, des terres, des villages, des montagnes, des cours d'eau appartenant aux Hongrois et confisqués, avec plus ou moins d'arbitraire, au bénéfice du fisc. Naturellement, les anciens possesseurs profitaient de la première occasion pour revendiquer leurs biens, dès que l'autorité magyare avait réussi à prendre la place de l'autorité roumaine.

Vers 1300, le Fagarash appartenait encore à la Hongrie; le voïévoda transylvain Ladislas le fortifia, en effet, à cette époque[2], évidemment pour le mettre

1. FÉJER, T. VI, vol. 1, p. 118. — TEUTSCH et FIRNHABER, p. 167: «a se indebite alienatas.» — ENGEL, Gesch. d. Wal., p. 147, EDER, p. 33, et, après eux, tous les autres disent que Ugrin était Roumain: «ein gebohrner Walach,» mais absolument sans preuves. Un document de 1281 (TEUTSCH et FIRNHABER, p. 122) constate au contraire, de la manière la plus positive, que Ugrin était Hongrois. — Cf. RÖSLER, p. 289-92.

2. SZEGEDI, Sinopsis vitæ Belæ, IV, § 23, dans Decreta et vitae regum Hungariæ, Claudiopoli, 1783, in-8°, p. 307. — BENKÖ, T. II, p. 300. — WINDISCH, Geographie des Fürstenthums Siebenbürgen, Presbourg, 1790, in-8°, p. 229. — EDER, etc.

à l'abri de quelqu'une des nombreuses tentatives de réoccupation de la part des Valaques.

De 1300 à 1369, aucun acte hongrois, autant qu'il nous souvienne, ne parle du pays de Fagarash, bien qu'il existe des centaines de chartes relatives à presque toutes les localités de la Transylvanie, ce qui prouve que la nouvelle citadelle ne put résister longtemps aux efforts des Bassarabes, non plus que le reste du pays, qui, dès le commencement du XIV-e siècle, redevint valaque.

La rareté ext ordinaire dès documents hongrois relatifs à Fagarash a été bien souvent relevée et avec étonnement[1]. Personne cependant n'a voulu deviner la véritable cause de ce curieux phénomène.

Les Magyars ne pouvaient régler fréquemment les affaires d'une province qui ne leur appartenait que de temps à autre et, pour ainsi dire, en passant; c'est par le même motif que nous avons constaté plus haut le manque d'actes moldaves relatifs à Kilia.

1. RÖSLER, p. 273, constate ce fait, mais sans en saisir la nature.

CHAPITRE VIII.

LE DUCHÉ D'AMLASH.

Pendant tout le XIV-e siècle, sauf quelques interruptions momentanées, les Bassarabes ont possédé, avec le titre de duc, le pays de Fagarash.

Mais en quel endroit pouvait bien se trouver cet autre duché que les montagnes séparaient également de la Valachie, ce mystérieux Amlash, qui figure presque toujours à côté de Fagarash comme «pays ultramontain» dans les diplômes princiers?[1]

La statistique de la Transylvanie nous offre une trentaine de localités, disséminées dans toutes les directions et portant toutes le même nom : *Amlash*, *Almash*, *Omlash*, *Amnash*, *Olmesh*, *Omnash*, *Halmash*, *Almashel*, etc[2].

1. Voy. plus haut, Ch. I etc.

2. TREUENFELD, Siebenbürgens geografisches Lexikon, Vienne, 1839, in-8°, T. 1, p. 20-24.

Comment sortir du labyrinthe d'une nomenclature aussi confuse?

Benkö, en commentant le diplôme de Vlad-le-Diable de 1432, affirme que l'Amlash du décret se réfère à un village situé près d'Hermannstadt, en saxon *Hamlesch*, en hongrois *Omlas* et en roumain *Omlash* ou *Omnash*[1].

Gebhardi transforme ce village en une province située sur la frontière du pays de Fagarash[2].

Engel suppose que le «domaine d'Amlash» se trouvait dans l'intérieur du district de Fagarash[3].

Il est certain, d'autre part, que, jusqu'au XVII-e siècle, les Roumains de Valachie nommaient «juridiction d'Amlash» une région du banat de Temeshvar[4].

En présence de cette dernière considération et du manque absolu de preuves en ce qui regarde la position du duché d'Amlash, car Benkö, Gebhardi et Engel se contredisent les uns les autres dans les détails et ne nous offrent qu'une affirmation pure et simple; considérant, d'autre part, l'éloignement du

1. Milcovia, T. II, p. 283, 205.

2. Gesch. d. Wall. dans Allgemeine Weltgeschichte, Leipzig, 1782, in-8°, T. XXXV, p. 29., note: «Das Gebiet Omlas, jetzt Hamlesch, liegt bey Hermannstadt in Siebenbürgen, und stösst an den jetzigen Siebenbürgischen Distrikt Fagarasch».

3. Gesch. d. Wal. p. 174: «Die Herrschaft Omlas im Fagarascher Distrikt».

4. Istoria Terrei-Românesci de la an. 1689 incóce, dans Magazin Istoric, T. V, p. 101: «Lugoșul, Cavaran-Sebeș, Mehadia, Lipova *cu tinutul Amlașului*».

village transylvain Amlash de la frontière valaque, l'impossibilité d'y constituer un «duché», certaines incompatibilités chronologiques et autres, nous-mêmes, dans la première édition de cet ouvrage, nous nous étions prononcés contre l'opinion généralement admise et nous nous étions efforcé de chercher la solution du problème en dehors de la Transylvanie, sur le territoire du banat de Temeshvar.

Cette solution était la plus conforme aux critériums dont on pouvait tirer quelque induction sur la position du duché d'Amlash :

1° Ce doit être, non un village ou une ville isolée, mais un pays de quelque étendu;

2° Ce pays doit être limitrophe à la Valachie;

3° Il ne devait pas être en la possession d'autrui à l'époque où il nous apparait sous le sceptre des Bassarabes.

Le «ressort d'Amlash» en Temeshvar, qui est un district entier sur la frontière de la Valachie, répond parfaitement aux deux premiers critériums, auxquels ne répond en aucune façon l'Hamlesh de Transylvanie, qui n'est qu'un simple village au nord d'Hermannstadt.

Quant au troisième point, les deux positions présentent des chances égales.

Nous avions donc pour nous deux conditions sur trois ; et cependant le résultat ne nous satisfaisait pas. Même dans notre première édition, tourmenté surtout par le diplôme du roi Mathias Corvin de

1467, dont le véritable sens ne s'accorde point avec le transfert du duché d'Amlash en Temeshvar, puisqu'il le nomme à côté de Fagarash et de Rodna, deux localités purement transylvaines[1], nous nous hâtions d'introduire dans un appendice, à la fin du volume, quelques modifications et certaines réserves.

Mécontent malgré tout, nous nous décidâmes à entreprendre un voyage spécial pour consulter les archives de Transylvanie et nous fûmes assez heureux pour y recueillir une foule de preuves inédites; à savoir:

1°. Que le duché d'Amlash se trouvait, en effet, en Transylvanie; mais non pas là où on l'avait généralement cru;

2°. Que la «juridiction d'Amlash» en Temeshvar, ou. plus correctement, la «vallée d'Amlash», faisait partie intégrante du banat de Séverin;

3°. Que la vérité est donc telle que vous l'avions établie dans notre première édition, c'est-à-dire qu'une portion du banat de Temeshvar, limitrophe à la Valachie, et une portion de la Transylvanie en dehors du territoire de Fagarash, appartenaient aux Bassarabes; mais la relation entre ces deux parties se trouve changée.

C'est ce que nous allons voir.

1. Epistolae MATHIÆ CORVINI, T. III, p. 11, ap. PRAY, Annales, T. IV, p. 38. — KATONA, T. XV, p. 240.

CHAPITRE IX.

LE DUCHÉ D'AMLASH AU POINT DE VUE CHRONOLOGIQUE

En quelque endroit que se soit trouvé le duché d'Amlash, il ne porta, jusqu'en 1370, aucun nom distinct dans le titre des princes valaques.

Nous laissons de côté la question géographique, qui fera l'objet du paragraphe suivant, pour éclaircir la question chronologique.

C'est sous le frère et prédécesseur de Vladislas Bassarabe et le père de Mircea, — ce Radu-Negru que les chroniqueurs roumains promènent d'âge en âge et de place et place, sous l'auréole de fondateur de la Valachie, bien qu'en réalité il n'ait régné que vers la fin du XIV-e siècle, — que le *duché d'Amlash* apparait pour la première fois.

Il n'existe plus aujourd'hui, à notre connaissance,

qu'une seule chrysobulle de ce prince; mais les écrits et les actes postérieurs mentionnent plusieurs diplômes émanés de lui, conservés naguère et actuellement perdus ou égarés[1].

Ce prince s'intitulait dans une de ces chrysobulles: «Moi, très-croyant en le Seigneur Christ et aimant le Christ, autocrate Jean Radu Negru Voïévoda, par la grâce de Dieu prince de tout le pays hongro-roumain et duc des pays transcarpartiens Amlash et Fagarash[2]».

Dans une autre chrysobulle du même prince, celle qui se trouve en original dans les Archives de l'Etat à Bucarest, le titre princier est encore plus imposant, à savoir: «Moi, très-croyant en le Seigneur Christ et aimant le Christ, Jean Radu le grand

1. Deux chrysobulles de Mircea de 1387 dans VENELIN, p. 9. 13. — Une chrysobulle de Dan-Voïévoda de 1424, dans Archiva Istorică, T. I, 1-re part., p. 19. — Une chrysobulle d'Alexandre-Voïévoda de 1576, dans la Colnmna lui Trajan, 1871, No. 35, p. 138, etc.

2. Istoria Terrei Românesci, édit. Ioanid, Bucuresci, 1859, in-8°, T. II p. 2: «V Christa Boga blagoviarnom blagoczestivom i Christoliubivom samoderzsavnomu Io. Radul Negru voevod, bozsïin milostïïn gospodariu vsia zemlia ungro-vlachskiia zaplanitskii i ot *Amlaszu* i Fagaraszu chertzegu.» — Presque tous les mots sont écrits d'une manière erronée, surtout dans les finales, ce qui prouve que le chroniqueur savait mal lire les chrysobulles slaves, où, en général, les dernières syllabes sont jetées par dessus de la ligne, et souvent abrégées ou même quelquefois omises; mais ces erreurs précisément prouvent bien que le chroniqueur n'a pas inventé ce qu'il raconte et ses fautes garantissent ici l'authenticité de son récit. — Cf. le fragment historique de la Chronique dans ENGEL, Gesch. d. Wal., T. I, p. 95: «Radu Negru Vojevoda, et Princeps in *Amlash* et Fogaras.»

Voïévoda et maître, possédant et dominant tout le pays hongro-roumain, et les pays ultramontains, et encore les pays tatares, et duc d'Amlash et de Fagarash, et seigneur du banat de Séverin et de tout le Danube sur les deux rives jusqu'à la grande mer, et possesseur de la ville de Silistrie.»

Cet diplôme est de 1379.

Sous Vladislas Bassarabe, prédécesseur de Radu-Negru, nous trouvons le premier vestige du duché d'Amlash, mais déguisé d'une façon si bizarre que personne n'a été en état de le reconnaître.

Pour constater le fait, il faut tout d'abord énumér les divers titres de ce prince.

Sur la pierre comménorative de l'église Sarindar à Bucarest (1362), citée dans une inscription de Mathieu Bassarabe, Vladislas s'intitule: «Ban de Séverin et de Fagarash[1]».

Dans l'acte slave du monastère de Tismana[2] et dans l'inscription grecque d'une image sacrée du Mont-Athos, tous deux sans date, mais, suivant toute probabilité, antérieurs à 1365, il prend le titre de «Voïévoda et prince de l'Hongro-Roumanie[3]».

1. MUSCELEANU, **Monumentele străbunilor din România**, Bucarest, 1873, in-8°, p. 35. — Bien que le critique fasse défaut à cet ouvrage et que le monument n'existe plus, l'inscription au fond est authentique, comme nous le démontrerons ailleurs quand nous nous occuperons des origines de Bucarest.

2. VENELIN, p. 5: «Gospodin v'sei Vygrovlachii.»

3. La collection de M. A. ODOBESCU.

En 1368: «Voïévode de Valachie et ban de Séverin[1].»

En 1369: «Voïévode de Valachie, ban de Séverin et duc de Fagarash[2]».

Enfin, en 1372, à la Valachie, au banat de Séverin et au duché de Fagarash, il ajoute un attribut inattendu que nous ne pourrons comprendre que grâce à une analyse scrupuleuse.

Le texte original a été lu de la manière suivante: «Ladislaus Vajvoda Transalpinus, Banus de Zewrino et Dux novæ plantationis terræ Fogaras.»

Tous nos historiens ont traduit ainsi: «Vladislas, voïévode de Valachie, Ban de Séverin et *duc de la nouvelle plantation du pays de Fagarash.*»

Que doit-on comprendre par *nouvelle plantation?* Telle est la base du débat.

Tant dans la langue latine du moyen âge que dans la diplomatie hongroise, *plantatio* est généralement synonyme de fondation, d'édification, de colonie[3].

Le duc hongrois Geysa et son fils le roi St. Etienne, tous deux fameux par l'ardeur avec laquelle

1. FÉJER, T. IX, vol. 4, No. 75: «Ladislaus Wajwoda Transalpinus et Banus de Zeurino.»

2. Ibid., T. IX, No. 118.

3. DU CANGE, T. V, p. 290: "*Plantatio, aedificatio, erectio*, Charta Ludovici Ducis Brandeburg: Appropriavimus altari ecclesiæ parochialis in villa Borchagen de *novo plantandae* duos mansos... Stat. ord. Cartus. ann. 1261: pro *nova plantula* construenda." — Cf. MAIGNE D'ARNIS, Lexicon ad Scriptores mediæ Latinitatis, Paris, 1866, in-4°, p. 1715.

ils attiraient en Pannonie des bandes nombreuses de Saxons, d'Italiens, de Bisseni et même de Sarrazins, étaient des *plantatores*[1].

On pourrait supposer, à première vue, que Vladislas Bassarabe, *plantator* à son tour et dans le même sens, aurait colonisé de Roumains le pays de Fagarash.

Les écrivains saxons se sont empressés de profiter de cette interprétation pour affirmer que, jusqu'en 1372, le pays transcarpatien baigné par l'Olt n'était pas roumain[2].

L'acte hongrois de 1231 et le byzantin Cinname nous ont fourni la preuve de l'établissement des Roumains de Séverin dans le pays de Fagarash vers 1160—1180, c'est-à-dire deux siècles avant Vladislas Bassarabe; mais longtemgs auparavant, *a tempore humanam memoriam transeunte*, le pays entier était déjà roumain, *terra Blacorum*[3].

Par conséquent, *nova plantatio* ne concerne pas Fagarash.

1. FEJÉR, T. IV, vol. 3, p. 103—5.—Cf. SIMON DE KEZA, Gesta Hunnorum, ap. ENDLICHER, p. 127: "Intraverunt quoque temporibus tam ducis Geichæ, quam aliorum regum, Poloni, Greci, Bessi, Armeni, et fere ex omni extera nacione, que sub celo est.. „

2. EDER, p. 44: „Ætate regis Ludovici *novam Valachorum coloniam* in regionem Fagarasiensem commigravisse, satis aperte proditum est litteris anno 1372 editis.„ — RÖSLER, p. 302.—BALMANN, dans Siebenbürgische Quartalschrift, T. VI, Hermannstadt, 1798, in-8°, p. 333:„ Sollte dieser Ausdruck (nova plantatio) nicht für eine Bekräftigung der *Auswandernug der Walachen* gelten können?„

3. Voir plus haut Ch. V.

En présence de cette impossibilité, nous avons le droit de soupçonner quelque méprise.

L'authenticité du document de 1372, suivant toutes les prescriptions de la critique interne, ne peut être mise en doute. Il reste donc à chercher si, par hasard, le texte, précisément à ce passage: «novae plantationis terrae Fogaras», n'aurait pas été mal déchiffré ou mal reproduit.

Une seule personne, le jésuite hongrois Fridvaldszkj, a vu l'original et l'a décrit avec des détails suffisants[1].

Dans le cas qu'il eût commis quelque erreur de lecture ou d'édition, personne ne pouvait le corriger par le procédé de collation.

Faisons cette hypothèse que le texte disait: «dux Novoe Plantationis *et de* Fogaras», au lieu de «dux novæ plantationis *terrae* Fogaras», et voyons s'il n'est pas possible de justifier cette leçon en recourant à la méthode admise pour la recension des auteurs classiques[2].

1. Reges Mariani, p. 80: "Diploma hoc in membrana, caractere ætati congruo, filo violacei coloris, e quo sigillum dependebat, munito, exaratum, ex autographo ingenue isthuc transfero.„ — Sur la vie et les œuvres de Fridvaldszkj voir HORANYI, Memoria Hungarorum scriptis notorum, Vienne, 1775, in-8°, T. I, p. 721. — DE LUCA, Das gelehrte Österreich, Vienne, 1776, in-8°, T. 1, 1-ère part., 132. — STOEGER, Scriptores provinciae austriacae S. J., Ratisbonae, 1856, in-8°, p. 88.

2. Sur notre prière, M. le D-r. Grégoire Silasi, professeur à l'Université de Klausenburg, fit, au mois d'août et au mois de septembre 1873, de laborieuses recherches dans les grandes archives

1°. *Plantatio terræ* forme un pléonasme, car l'idée de *plantatio* implique naturellement celle de *terra*; il était suffisant de dire: «dux novæ *plantationis* de Fogaras» sans glisser entre les mots ce tautologique «terræ».

2°. Dans le diplôme de 1369, de trois ans plus ancien, Vladislas Bassarabe se contente de «dux de Fogaras» sans «*terra*»; il est donc naturel que l'introduction subite d'une formule si anormale nous devienne d'autant plus suspecte.

Jusqu'ici nous avons acquis la probabilité que de 1369 à 1372, espace de temps extrêmement court, Vladislas Bassarabe n'a eu aucune raison de modifier d'une façon aussi curieuse la dénomination primitive de Fagarash et qu'il faut que *Nova-Plantatio* se rapporte à autre chose.

La paléographie du moyen-âge nous conduira sous ce rapport à un haut degré de certitude.

La correction que nous hasardons dans le diplôme de 1372, se réduit uniquement à remplacer le mot *terrae* par les particules: *et de.*

Commençons par constater que dans le document il ne pouvait y avoir *terrae*, mais *terre*, car l'*e* mis

transylvaines de Clus-monostra pour découvrir l'original de ce document. Il nous écrivit qu'il ne l'avait rencontré que dans le Catalogue, enregistré parmi les donations protestées, sous le titre: *Janus Meister de Dobska*, et qu'il a existé en réalité jusqu'en 1825, mais que depuis cette époque il a disparu.

à la place d'*ae* est propre à l'orthographe du XIV-e siècle, surtout en Hongrie[1].

Mais *terre* ne s'écrivait pas non plus alors dans la cursive des actes; on écrivait *tre*, en mettant une espèce d'apostrophe au dessus du *t*[2].

Voici donc face à face: *et de* et *t're*.

«*Et*», abrégé en monogramme, ne diffère souvent pas de *t*, surtout quand nous nous rappelons que les mots étaient rarement séparés par l'intercalation d'un espace, de sorte que *et de* se liaient ensemble et qu'on pouvait les lire par confusion *tede* ou *t'de*[3].

Il ne reste plus que la différence d'une seule lettre entre *t'de* et *t're*.

Ici encore, comme en une dernière instance, la paléographie du moyen-âge nous montre que *d* et *r*

1. SCHWARTNER, Introductio in artem diplomaticam hungaricam, Pesth, 1790, in-8°, p. 52.

2. DE WAILLY, Eléments de Paléographie, Paris, 1838, in 4°, T. I, p. 451.

A cette époque, (au XIII-e, XIV-e siècle), dit Clemenyis, on se mit à écrire si violemment que les mots se confondaient, les lettres ne formaient plus qu'un trait, les mots une ligne, et les lignes une broderie indéchiffrable avec des jours et des enchevêtrements plus divers que les fines dentelles de nos cathédrales. Tous les hommes instruits de ce temps se plaignent de l'illisibilité des caractères cursifs. On multipliait les abréviations, «comme si la pensée, dit Philarète Chasles, impatiente de son instrument imparfait, l'eût brisé dans sa colère.»

Note du Traducteur.

3. DOM DE VAINES, Dictionnaire de diplomatique, Paris, 1863, in-8°, T. I, pl. 15; T. II, pl. 62. — Sur la ressemblance du *d* avec l'*r* dans la paléographie de tous les peuples, voir les observations de GEISLER, De literaturae phoneticae origine atque indole, Berlin, 1858, in-4°, p. 21.

minuscules se resseblaient dans l'écriture, surtout quand ces lettres étaient liées à d'autres.

Il est donc très possible que Fridwaldszkj ait vu: «Dux novæ plantationis *terrae* Fogaras», là où il fallait lire: «Dux Novæ Plantationis *et de* Fogaras.»

En rétablissant la lettre, nous avons en même temps rétabli l'esprit du texte.

Nous possédons la formule correcte: «Duc de la Nouvelle Plantation et de Fagarash.»

Deux duchés différents, non le même, comme on l'avait cru jusqu'à ce jour par suite d'un *quiproquo* paléographique fort innocent.

Là où Vladislas Bassarabe met: «duc de la Nouvelle Plantation», c'est-à-dire devant Fagarash, Radu-Negru et les successeurs des deux frères mettent: «duché d'Amlash».

Comme parmi les titres des Princes de Valachie on ne voit jamais figurer un troisième duché, l'identité entre *Nouvelle Plantation* et *Amlash* est parfaite.

Quand les Roumains fondaient anciennement quelque commune, ils lui donnaient fréquemment le nom de «*Sat nou*», «nouveau village[1].»

En d'autres pays, des centaines, des milliers de localités ont une semblable origine: «Neapolis, Neuburg,

1. Indicele communelor, 11, 43, 72, etc.—Cf. un diplôme de 1487 ap. EDER, Schesaeus, p. 198: «Quosdam Valachos de alpibus in quemdam locum Transilvaniae ad incolendum descendisse, quem *Novam Villam* dixere.»

Neufchatel, Nova-Castra, Noviodunum, New-castle, Novigrad, New-forest, New-land, Novi-gentum, etc.

Dans le voisinage de la Roumanie, les Serbes ont la ville de Novi-sad, en allemand Neusatz, en latin *Nova-planta*, forme nominale des plus instructives par sa ressemblance avec «Nova Plantatio».

Un des vieux royaumes francs de l'époque mérovingienne se nommait Neustrie, c'est-à-dire *Neustreich*, «Nouveau-Royaume.[1]»

On pourrait multiplier les exemples à l'infini[2].

Dans le titre de Vladislas Bassarabe, le terme «Nova plantatio» indique donc l'établissement, vers l'année 1370, d'une colonie olténienne ou valaque proprement dite, dans une partie quelconque, mais assez importante, du territoire transylvain, en dehors de Fagarash.

C'était là le duché d'Amlash.

En quel endroit précis se trouvait-il-situé? Telle est la question que nous allons étudier.

1. SALVERTE, Essai sur les noms d'hommes, de peuples et de lieux, Paris, 1824, in-8°, T. I, passim.

2. On peut citer en France *Villeneuve* (Seine et Oise) et *Viala nova* (Hérault) toutes deux formées de *Villa-nova*; *Neuwiller* (Haut-Rhin), formée de *Villarium* (hameau), *Vinneuf* (autrefois *Vicus novus*) et *Neuvy*, le premier dans l'Yonne, le second dans la Nièvre, *Neuvireul* (Pas-de-Calais) de *Villula* diminutif de *Villa*; *Novacelle* (Hérault), de *nova cella* (*cella* signifiait, d'après Columelle, la demeure des bouviers et des bergers); *Bourgneuf* (Charente-Inférieure) de *burg*; *Casanova* (Corse) de *casa nova*; etc.

Note du Traducteur.

CHAPITRE XII.

LE DUCHÉ d'AMLASH AU POINT DE VUE GÉOGRAPHIQUE

Au commencement du XIV-e siècle, une portion étendue du territoire transylvain, bornée au sud par les montagnes du district de Vâlcia et à l'est par le pays de Fagarash, appartenait à une puissante famille saxonne, qui, en 1322, concéda une grande partie de ce vaste domaine à la couronne de Hongrie, par un acte conservé aujourd'hui dans les Archives de Bude et résumé de la manière suivante dans le *Codex Diplomaticus* manuscrit du Saxon Trausch:

„Donation du roi Charles pour maître Nicolas, fils de Conrad de Talmesch, et pour ses héritiers, s'ils demeurent inébranlables dans leur fidélité, en puissance de laquelle donation Nicolas de Talmesch, en considération de divers services dévoués, surtout lors de la guerre contre le rebelle

Ladislas et ses frères, fils de Ladislas ancien voïévode de Transylvanie, ainsi qu'en légitime récompense pour avoir restitué au roi le Château de Salgo avec les villages Zazzekes, Omlas, Feketeviz, Varolyafalu et cinq autres villages roumains, est reçu en grâce par le roi, autant lui que ses héritiers, le confirmant dans tous ses autres biens et droits et ceux de son frère Jean, soit héréditaires, soit d'acquisition, à la seule exception du Château et des villages susdits[1].

Excepté le Château de Salgo, dont nous ne saurions préciser l'emplacement, les autres localités énumérées dans ce document existent encore aujour'hui: Omlas, Zekeschdorf, Feketeviz et Varalya, en roumain Amlash, Concea, Sacel et Orlat[2]; toutes à

1. TRAUSCH, Diplomatarium Saxonicum, MS. in-4°, dans la section trauschienne de la Bibliothèque du Gymnase Evangélique de Kronstadt, T. I, ad ann. 1322: "Caroli Regis donatio pro Magistro Nicolao filio Corrardi de Talmàts, ejusque heredibus, si in fidelitate constanter perstiterint, elargita, vi cujus Nicolaus de Talmàts ob varia et fidelia servitia, signanter contra rebelles Ladislaum ejusque fratres, filios Ladislai condam Vayvodœ Transsylvani exhibita, nec non ob restitutionem Castri Salgo cum villis Zazzekes, Omlas, Feketeviz, Varolyafu, ac aliis quinque villis Valachicis, Regi factam, in gratiam Regis recipitur, tam ipse quam et heredes ejus, ac in omnibus aliis bonis et juribus propriis et notati fratris sui Ioannis tam hæreditaris quam acquisititiis, excepto dicto castro et villis, stabilitur etc."

2. Sur cette nomenclature voir MARIENBURG, Zur Berichtigung einiger alturkundlichen Oertlichkeitsbenennungen, dans Archiv des Vereins für Siebenbürgische Landeskunde, N. F., T. IX, Kronstadt, 1871, in-8°, p. 202 etc., où se trouve aussi une carte.

l'est d'Hermannstadt et, au sud-ouest, près de Rotenthurm ou Turnu-Roshu, la petite ville de Talmatsch où résidait la famille Conrad[1].

Dans cette région ont donc dû se trouver les «cinq villages roumains» que spécifie le roi Charles.

En d'autres termes, les Bassarabes pouvaient ne posséder alors en Transylvanie que le pays de Fagarash; car, de l'autre côté de l'Olt, s'étendait, de Talmatsch à Amlash et même au-delà un territoire que appartint en grande partie à la maison quasi souveraine des Conrads jusqu'en 1322, et qui passa à cette époque sous le sceptre magyar.

Dans la seconde moitié du XIV-e siècle, la situation change. En 1366, Louis, fils et successeur de Charles, envoie au vice-voïévode transylvain l'ordre suivant:

«Avant de te déranger pour venir ici près de nous, je t'ordonnne impérieusement de procéder, en présence de la délégation du chapitre ecclésiastique d'Alba-Julia, qui sera envoyée à cet effet, à la délimitation selon la justice des villages Echellew et Thyliche de Jean dit Tompa, comte des montagnes de Transylvanie, ainsi que de celle des villages qu'on nomme Feketeviz et Varaliafalu qui sont à Jean fils de Pierre de Cisnadia, rectifiant, après vérification sur les lieux, les limites de ces villages du côté

1. Cf. SCHULLER, Umrisse zur Geschichte von Siebenbürgen, Hermannstadt, 1851, in-8°, T. II, p. 144.

du territoire qui appartient au prince Vladislas notre Voïévode de Valachie[1].

Nous avons déjà vu deux de ces villages mentionnés dans l'acte de 1322 : Sacel (Feketeviz) et Orlat (Varalya) ; Echellew et Thyliche sont Ecselõ et Teliska d'aujourd'hui, en saxon Tetschele et Tilisih, en roumain Icilâu et Tilishca, tous les quatre voisins d'Hermannstadt.

Vladislas Bassarabe nous apparait ici comme possesseur du territoire transylvain hors de Fagarash jusqu'à Icilâu, Tilishca, Sacel et Orlat, c'est-à-dire d'une vaste portion des anciennes possessions de la famille Conrad.

Cet état de choses est toutefois récent, puisqu'il nécessite une délimitation.

Au moment de donner l'ordre en question, le roi Louis était en bonne relation avec le prince Vladislas, «notre voïévode de Valachie», ce qui est

1. TRAVSCH, *loco cit.*, ad ann. 1366 : "Nos Ludovicus Dei gratia Rex Hungariæ, vobis Petro vicevoyvode Transilvano, firmiter precipiendo mandamus, quatenus coram testimonio Capituli Ecclesie Albensis Transilvane; quod per ipsum Capitulum ad id transmittere jubemus, metas possessionum Ioannis dicti Tompa comitis Alpium nostrarum de partibus Transilvanis, Echellew et Thyliche vocatarum, nec non possessionum Ioannis filii Petri de Dyznoio Feketeviz et Varaliafalu vocatarum a parte terrarum sub Woyvodatu Domini Ladislai Woyvode nostri Transalpini existentium mediante justitia reambulando justificatis, priusquam iter vestrum arriperetis post nos huc veniendum. Ipsosque tandem in dominio dictarum possessionum et suarum metarum ac pertinentiarum mediante justitia conservetis, etc. Datum in Orsova sabbato proximo ante quindenas Archangeli Michaelis anno Domini 1366". — Cf. FEJÈR, T. XI, p. 474—5.

encore confirmé, — peut-être, — par cette circonstance que l'acte même a été écrit au Château d'Orshova, que les Valaques, dans les temps d'hostilités, ne laissaient guère, au moins sans lutte, aux mains des Hongrois.

On pourrait donc conclure que le territoire au sud d'Hermannstadt jusqu'à Icilâu, Tilishca, Sacel et Orlat, aurait été donné aux Bassarabes par la Hongrie.

Mais un autre acte, d'une égale authenticité, prouve que ce n'est pas tout-à-fait ainsi que le fait s'est accompli.

En 1369, deux ans après la délimitation dont il a été parlé plus haut, l'autorité ecclésiastique d'Alba-Julia atteste que le monastère de St. Nicolas de Talmatsch a été entièrement brûlé par le prince valaque Vladislas et que tous les documents qui y étaient déposés ont péri dans l'incendie[1].

A quelle époque eut lieu cet incendie?

En 1366, nous venons de le voir, le roi Louis vivait en bonne intelligence avec les Valaques.

De 1367 à 1368, la paix entre eux n'a pas été le moins du monde troublée, comme le prouve le traité de commerce conclu en 1368, le jour de la S-te Agnès, c'est-à-dire le 25 janvier. Le prince

1. TRAVSCH, *l. c.*, ad ann. 1369: "quod claustrum per Layk, Vayvodam Transalpinum omnino crematum extitisset, in quo claustro omnes literae et instrumenta combusta et cremata extitissent." — Cf. FEJÉR, T. XI. p. 475.

roumain s'y reconnaît vassal du roi magyar: «inclitus rex Hungariae, naturalis Dominus noster generosus[1].»

En 1369, Vladislas Bassarabe délivre, en faveur des catholiques, un diplôme dans lequel il s'intitule: «Prince *par la grâce de Dieu et du roi de Hongrie*[2],» — «Ladislaus dei et regis Hungariae gratia Wayvoda Transalpinus[3]».

Nous nous demandons encore: à quelle époque s'est donc produit ce terrible incendie du monastère de Talmatsch?

Evidemment avant 1366.

Mais alors comment expliquer que le roi Louis, précisément à cette époque, au lieu de punir les envahisseurs, leur ait donné de bon gré un lambeau très considérable de la Transylvanie?

Il en résulte que la donation a été faite à peu près dans les mêmes conditions où s'exerçait la soit-disant suzeraineté de la Hongrie sur la Valachie: par une simple fiction.

S'emparant, le fer et la flamme au poing, de tout le territoire jusqu'à Icilâu, Tilishca, Sacel et Orlat, presque jusqu'aux portes d'Hermannstadt, Vla-

1. Le traité de 1368 est reproduit en entier d'après Fejér dans MITILINEU, Tractatele şi Convenţiunele Românieĭ, Bucarest, 1874, p. 1—2. L'original se trouve dans les archives municipales de Kronstadt.

Note du Traducteur.

2. FEJÉR, T. IX, vol. 4, p, 148.
3. FEJÉR, T. IX, vol. 4, p. 210.

dislas Bassarabe sut profiter du premier moment opportun pour se réconcilier avec les Magyars, en retenant adroitement le territoire envahi, comme *donation* «de la part de l'illustre roi de Hongrie, notre généreux prince naturel».

Mais de semblables donations, arrachées par la force, ne pouvaient être conservées que par la force; aussi s'empresse-t-il d'établir dans les localités envahies de nombreuses colonies olténiennes, en suite de quoi il prend le titre de «dux Novae-Plantationis» comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent.

C'est là ce qui constituait le duché d'Amlash, bien que la localité d'Amlash proprement dite n'en faisait point partie et, par la suite, était même laissée généralement de côté, à ce point qu'en 1383 nous voyons la reine de Hongrie Marie faire don à Goblin, évêque catholique d'Alba-Julia, «d'un village royal qu'on nomme Amlash en Transylvanie, entre les ressorts d'Hermannstadt et de Reussmark[1].»

Il existe cependant des documents qui prouvent que ce village d'Amlash appartint quelquefois aux Bassarabes.

L'acte le plus explicite date de 1464. La collection diplomatique manuscrite d'Eder le résume ainsi:

«Les Saxons se plaignant que les gens d'Etienne de Hederfaja ne permettent pas aux habitants du

1. En roumain *Mercuri*. *Note du traducteur.*

ressort de Reussmark de ramasser pour leurs porcs des glands dans le district d'Amlash, Etienne répondit que ce district lui avait été conféré par sa majesté le roi *avec les mêmes droits qui avaient été précédemment accordés à un autre par le magnifique Vlad-Voïvoda*, et qu'il tenait de cet autre qu'alors il était également défendu aux habitants de Reussmark et à aux autres voisins d'user des forêts du district d'Amlash sans une autorisation préalable du possesseur, ce qui continuera d'être ainsi à l'avenir[1].»

Ce document, dont l'original se trouve dans les Archives saxonnes d'Hermannstadt, sous le No. 236, prouve irrécusablament qu'entre 1431—1445 Vlad-

1. EDER, Exercitationes diplomaticœ, M. S. in-4°., sous le No. 26, b, dans la Bibliothèque du Gymnase Evangélique de Kronstadt, p. 48: "Legi autographum litterarum, quarum foris haec inscriptio: Prudentibus ac circumspectis viris Judicibus et Juratis civibus Senioribus Consulibusque Septem Sedium Saxonicalium harum partium Transilvanarum amicis nostris honorandis. Litterarum ipsarum summa haec est: Questi fuerunt Saxones Stephano de Hederfaja, incolas Sedis Zeredahel a familiaribus Stephani arceri a glandinum usu pro porcis suis in districtu Omlas, respondet Stephanus, sibi pro suis servitiis hunc districtum a Regia Majestate cum iisdem juribus collatum fuisse, cum quibus eundem *predecessor ipsius Stephani a Magnifico Vlad Vajvoda tenuerit*, se vero ab hoc ipso priore possessore comperisse, id semper moris fuisse, ut incolae sedis Zeredahely et alii vicini nonnisi obtenta ab officialibus districtus omlasiensis venia silvis uti possent. Idem deinceps etiam fieri vult Stephanus, Datum in Castello nostro Schanos vocato feria secunda proxima postfestum beati Francisci Conf. Anno Domini 1464 præsentes vero propter absentiam sigilli nostri Capellani sigillo fecimus consignari. Stephanus de Hederfaja.»

le-Diable, fils de Mircea-le-Grand, «Magnificus Vlad Vojvoda», non seulement possédait le village d'Amlash près de Reussmark, mais encore l'avait concédé en usufruit à l'un de ses vassaux.

Cet usufruitier peut fort bien avoir joui d'Amlash quelque temps après la mort de Vlad, car un acte inédit, qui est conservé dans les Archives d'Alba-Julia, nous montre Etienne de Hederfaja entrant en possession à peine à la veille de 1464[14].

Pour que le territoire transylvain, situé hors de Fagarash et que Vladislas nommait encore simplement «duché de la Nouvelle-Plantation», ait pu prendre sous Radu-Negru, frère et successeur de ce prince, la dénomination de «duché d'Amlash», il faudrait admettre que, entre les années 1372-1382, aussi bien qu'entre 1431—1445, le village d'Amlash ait appartenu aux Valaques.

Il n'existe aucune source historique qui nous contredise; et, en effet, tout ce qu'on peut conclure de la donation faite de ce village à l'èvêque Goblin par la reine Marie, en 1383, c'est que la mort de Radu-

14. EDER, Adversaria ad historiam Transylvaniae e tabulariis publicis Cibiniensi, etc., MS. in-4°. sous le No. 26, b, dans la Bibliothèque Evangélique de Kronstadt, T. I, fasc. 5: «Tomo secundo Fragmentorum Archivi Albensis, pag. 660: "Mathiæ mandatum ad Capitulum Albense, ut Michaëlem Székely et Stephanum de Hederfaja donatarios statuat in Omlàs, 1464.» — Ibid., fasc. 7, il résulte d'un acte de 1462 que ces deux possesseurs d'Amlash étaient des personnages de la plus haute dignité: "Székely Michael de Szent-Ivàny et Stephanus Hederfai Capitanei Castri Bistriciensis et Comites Cibinienses».

Negru, — qui ne tarda pas à être suivie d'une violente dissension entre ses fils Dan et Mircea-le-Grand, — procura au gouvernement hongrois l'occasion de mettre la main pour un moment sur le village d'Amlash, exactement comme il le prit plus tard après la mort de Vlad-le-Diable.

Pour qu'il ait donné son nom à tout le territoire transylvain, hors de Fagarash, soumis aux Bassarabes, il faut qu'Amlash près de Reussmark ait eut une importance quelconque. Et, en effet, les documents du XV-e siècle le nomment parfois «une ville».

Ainsi, nous lisons dans un acte de 1486: «... ad faciem *oppidi regalis Omlas* vocati, nec non villarum seu possessionum Szelisztye, Viedenbach et Kriptzbach in comitatu Albensi existentium, ad praefatum *oppidum Omlas* pertinentium[1]».

Nous trouvons également dans une inscription de Kronstadt: «1460. Dracola Voivoda *oppidum antisilvanum Omlas* diripit, in festo Bartholomei[2]».

Une fois baptisé du nom d'*Amlash*, le duché extra-fagarashien de Valachie conserva ce nom alors même quand les Bassarabes ne possédaient pas en réalité le village d'Amlash, mais seulement quelque territoire plus ou moins étendu au sud d'Hermannstadt.

1. TRAVSCH, Diplomat. Sax. MS., T. III, ad. ann. 1486.

2. Chronicon Fuchsio-Lupino-Oltardinum, édit. Trausch, Coronæ, 1857, in-4°. 1-ère part., p. 40. — Cf. Brassoviae ecclesiae parietibus notata, ap. SCHWANDTNER. Script. rer. Hung., T. I, p. 886.—Cf. KATONA, T. XIV, p. 338.

Privé d'une barrière naturelle comme l'était l'Olt pour Fagarash, le «duché d'Amlash» s'étendait ou se resserrait au gré des évènements.

Dans tous les cas, le point géographique positif est que sous ce nom on comprenait les possessions des Bassarabes au nord des Carpats dans la direction d'Hermannstadt.

Dans le «duché d'Amlash» se trouvait compris, entre autres, le grand village roumain de Roshinar, qui florit jusqu'à ce jour et à l'église duquel nous voyons Radu-Negru et son fils Mircea-le-Grand, c'est-à-dire de 1372 à 1418, faire don de certaines propriétés[1].

Le même Mircea accordait aux Saxons du bourg Heltau, en roumain Cisnadia, tout près de Roshinar, mais assez loin de la frontière roumaine actuelle, le droit de faire paître leurs bestiaux sur les montagnes de Valachie[2], ce qui ne peut concerner que les collines du voisinage.

1. V. la note inscrite sur le document de 1488 de pasteurs roumains de Roshinar: «Patrona ecclesiae antiquæ est beata Parasceva. Dos ecclesiae *tres fundi sunt collati a principe Radul Negru Voda in inferiori campo* ex via claustri superius pene in strimt (usque in angustum). Medietas a silva est ecclesiae, *alter fundus infra claustrum, qui collatus est a principe Mirtse Voda Bassarab*, etc.„ — SCHULLER, Zwei Bistritzer Urkunden, dans Archiv des Vereins für Siebenbürgische Landeskunde, Neue Folge, Kronstadt 1853, in-8°, p. 49, prouve la fausseté du document Roshinarien de 1488; mais son argumentation n'atteint en rien la valeur de la notice séparée ci-dessus, qui doit être considérée comme une simple tradition relative à un évènement vrai.

2. Diploma Michaëlis Voivodœ, ann. 1418, ap. ENGEL, Gesch. d. Wal., p. 164, note: "Universis hospitibus in oppido Heltha com-

Tantôt plus grand, tantôt plus petit, le duché d'Amlash, la «nouvelle plantation» de Vladislas Bassarabe vers 1370, fut donc, dans le cours d'un siècle, une propriété de fait et de droit de la Valachie, dont les souverains plaçaient le nom parmi leurs titres princiers toujours avant celui du «duché de Fagarash»; ils avaient certes le droit de le considérer comme la clef même du coeur de la Transylvanie.

Même dans leurs relations avec les autorités transylvaines, les Bassarabes nous apparaissent comme «ducs d'Amlash». Les Archives de Transylvanie nous ont fourni à ce sujet un remarquable spécimen.

morantibus.... *literas privilegiales, quas de speciali gratia domini et cpatris nostri Mirche Voivodæ piae memoriae habuerunt... ipsorum pe udibus aut ovibus in montibus nostris pascere* etc." — Cf. SEYVERT-Siebenbürgische Briefe, dans Ungrisches Magazin, Presbourg, 1781, in-8°, T. I, p. 370, où est décrit le sceau de Michel Bassarabe de 1418. — Engel mettait en doute l'authenticité de l'acte, par cette seule raison qu'il ne croyait pas que Mircea-le-Grand ait eu un fils nommé Michel. Ce doute est entièrement détruit par les chrysobulles les plus certaines, dans lesquelles Michel figure, en effet, parmi les fils de Mircea-le-Grand. Voir, entre autres, le diplôme de Mircea de 1399, ap. VENELIN, p. 19: «pri zsivotïe gospodstvami i *pri zsivotïe syna gospodstvami Mihaila voevody*», d'où il suit que le Voïévode Michel n'était pas seulement le fils de Mircea, mais qu'il était encore associé au gouvernement de son père depuis 1399. — Cf. la chrysobulle de Mircea-le-Grand de 1415, Archives de l'Etat à Bucarest, Documents de Cozia, rubrique des inutiles, No. 171 — 215. — Sur la plus grande des quatre cloches du monastère de Cotmeana, fabriquée en 1413, on lit l'inscription suivante que nous communique M. ODOBESCU: "U imïa svïatiâ i zsivonaczïalnyâ troitzâ v dni velikago *Iô Mircza voevodâ i Michail voevodâ* s'tvorisïa sie svono v lïet 6921" etc.

En 1452, Vlad-l'Empaleur écrivait à la municipalité de Kronstadt pour demander l'extradition d'un Roumain de son pays de Fagarash, réfugié sur le territoire saxon. Le prince s'exprime en ces termes: «Wladislaus partium Transalpinarum Wayda et *dominus terrarum de Omlas et Fagaras*, providis et honestis viris, Judici, Juratis civibus de Brassovia fraternitatem et amicitiae dilectionem[1]»....

Le diplôme du 8 février 1431 n'est pas moins instructif. Vlad-le-Diable, qui se trouvait alors à Nüremberg, à la cour de Sigismond, empereur d'Allemagne et roi de Hongrie, s'y donne le titre de: «Johannes Wlad, Dei gratia Transalpinae Dominus et *terrarum de Omlasch et de Fogaras Dux*[2]».

Ce n'est que vers la fin du XV-e siècle que le duché d'Amlash cessa complètement d'être pour les Bassarabes une réalité territoriale; il tomba aux mains des Saxons et y demeura; deux siècles après environ, nous le voyons encore figurer, par tradition, dans les chrysobulles princières.

1. TRAUSCH, Diplomat. Sax. MS., T. II, ad ann. 1452.
2. KEMÉNY, Ueber das Bisthum zu Bakov, dans KURZ, Magazin, T. II, p. 45, d'après l'original conservé aux Archives des Franciscains de Klausenbourg.

CHAPITRE XII.

POSSESSIONS DES BASSARABES DANS LE TEMESHVAR.

Le célèbre historiographe transylvain Kemény a trouvé dans la collection de Huszti un acte des plus importants. En voici la traduction : 'Nous, Etienne Losonczy, *ban de Séverin* et, entre d'autres dignités, comte de Temeshvar, faisons connaître pour l'avenir par le présent acte, que, ayant en vue les mérites dignes de louanges des fidèles services que Pierre fils de Desh, *Knez en le district nommé Almash du château royal de Méhadia*, ainsi que ses frères utérins Christophe et Michel, exposant leur fortune et leur vie en toutes sortes de périls et depuis longtemps, ont rendu à la Majesté Royale sous nos prédécesseurs les *Bans dudit Banat*, et aussi à nous quand nous travaillions à la libération de la reine Marie, et comme récompense de ces services, et aussi

pour encourager les autres dorénavant, nous lui avons conféré en vertu de notre office un village royal nommée Patak *dans le district du susdit château de Méhadia*, avec tous ses avantages et dépendances de quelque nature que ce soit, à eux et à leurs héritiers, pour qu'ils le possèdent et le gardent aux conditions et engagements suivants, savoir : à la fête du St. Archange Michel de donner chaque année au *châtelain du susdit château de Méhadia*, quel qu'il soit selon les temps, trois gros[1] par chaque maison et la cinquantième à la fête du St. Martýr Georges, comme ils donnent déjà pour les autres villages libres de leur knéziat[2]... En témoignage de ceci, nous leur avons délivré le présent acte scellé de notre sceau. Donné à Ineu, le 2-e jour après la fête du Saint Confesseur Alexis (18 juillet), année du Seigneur 1387[3]».

1. Valeur très variable. En 1388, un écu d'or contenait 18 *gros*. Voir CIBRARIO, Economia politica del medio evo, t. 2, p. 190. *N. d. T.*

2. Ici le mot *Knez* signifie "tenancier» dans l'acception féodale du mot. Il y avait des Knezs grands tenanciers et des Knezs petits tenanciers. *N. d. T.*

3. Ueber die Knesen und Kenesiate der Walachen, dans KURZ, Magazin, T. II, p. 304—5: «Nos Stephanus de Losoncz Banus Sewrinensis, et inter ceteros honores Comes Themesiensis. Memoriæ commendamus per presentes. Quod consideratis laude dignis meritis fidelium servitiorum Petri filii Dees, *Kenezii Districtus Castri Michald vocati Halmagy*, ac Christophori et Michaelis fratrum suorum uterinorum, quibus iidem regiae Majestati, et per consequens prædecessoribus nostris, *videlicet Banis dicti nostri Banatus*, ac nobis a mulits temporibus jam elapsis, signanter vero a tempore pristino, dum pro liberatione dominæ Mariæ reginae laborabamus, se multis

Il faut observer tout d'abord que Losonezy, bien qu'il ne fut pas seulement Ban de Séverin, mais encore comte de Temeshvar, fait cependant don aux frères Desh d'un village du pays d'Almash en qualité de Ban de Séverin et en récompense de certains services rendus sur le territoire du Banat de Séverin: «videlicet Banis dicti nostri Banatus».

L'Almash, «districtus vocatus Halmagy», avec le château de Méhadia, «castrum Mihald», faisait donc partie intégrante, non du comté de Temeshvar, «comitatus Temesiensis», mais du Banat de Séverin, «banatus Sewrinensis».

Le village de Patak ou Potok, mentionné par Losonczy, existe encore aujourd'hui entre la ville Oravitsa et la rivière Néra, ce qui prouve que le «banatus Sewrinensis» comprenait dans le Temeshvar

casibus fortuitis, rebus et personis eorum non parcendo, submittendo exhibere curaverunt. In compensationem eorundem servitiorum ipsorum, ut etiam antea ad ipsa servitia eo magis animarentur, quandam villam regalem Patak vocatam, *in Districtu praescripti castri Mihald* habitam, cum omnibus suis utilitatibus, et pertinentiis quibuslibet prælibato Petro, et fratribus suis supradictis, ac eorum heredibus, heredumque ipsorum successoribus, duximus conferendam sicut nostro incumbit officio, sub infrascriptis conditionibus, et solutionibus utendam, et tenendam videlicet: quod in festo beati Michaelis Archangeli singulis annis de qualibet sessione singulos tres grossos, et in festo beati Georgii martiris quinquagesimam *Castellanis praescripti Castri Mihald* pro tunc constitutis solvere teneantur, prout de aliis liberis villis ipsorum Kenezialibus solvere sunt consveti. In cujus rei testimonium præsentes literas nostras sub impressione sigilli nostri, quo utimur, consignatas duximus annuendas. Datum in Jeneo, secundo die festi beati Alexii Confessoris, anno domini millesimo trecentesimo octuagesimo septimo.

un territoire plus grand encore que l'Almash proprement dit.

Il en était ainsi en 1387.

Soixante-dix ans après, un diplôme du roi Vladislas de 1457 énumère tous les «districts des Roumains» du Temeshvar dans l'ordre suivant: Lugosh, Sebesh, *Méhadia*, *Almash*, Crashâu, Berzava, Comiat et Illadia[1]».

Séverin n'est plus mentionné, mais Almash est placé à côté de Méhadia. Un demi-siècle plus tard à peine, un arrière-neveu de Mircea-le-Grand, le fameux Nicolas Oláh, qui s'était fait catholique et était parvenu en Hongrie au siège archiépiscopal de Gran, nous dit que Méhadia était soumise au banat de Séverin: «*Severinum* arx infra Trajani pontem, cum tribus aliis, Orsova, Peth, *Mihald*, *illi subditis*. *Harum praefectus Banus*, magistratus inter nostros magni nominis[2]».

Le lien entre Méhadia, en roumain Méhédia, et le Banat de Séverin, fut très intime pendant un intervalle de temps assez prolongé, de sorte qu'une portion sud-ouest de la Valachie conserve encore le nom de

1. Diploma Ladislai Regis, ap. MANIU, Dissertatiune despre originea Românilor, Timishora, 1857, in-8°, p. 541, note: „Universorum Nobilium et Kineziorum, nec non aliorum Valachorum de Districtibus Lugos, Sebes, Mehadia, Almas, Krassofii, etc.„

2. OLAHVS, Hungaria et Atila, Vindobonœ, 1763, in-8°., p. 76. — La généalogie d' Olàh, écrite par lui-même, voy. dans ENGEL, Gesch. d. Wall., T. I, p. 47.

Méhédints, c'est-à-dire «pays de Méhadia[1]». L'usage populaire étend même cet nom à la Petite-Valachie entière, par exemple dans une chanson olténienne:

Frunză verde magheran,
Voinicel *Mehedintian*,
Sînt născut pe frunzî de fag
Ca se fiŭ la lume drag,
Si 's scăldat de mic *in Olt*
Se mĕ fac viteaz de tot... [2]

On peut donc conclure de ce qui précède que le Banat de Séverin et Méhadia,—y compris «districtus vocatus Halmagy», c'est-à-dire la partie montagneuse au sud du Temeshvar jusqu'auprès de la rivière Carash, — nous apparait, dans les documents et dans la bouche du peuple, à partir de la seconde moitié du XIV-e siècle, comme ne formant qu'un seul et même pays, entre les éléments constitutifs duquel n'existait aucune démarcation précise.

Cette ambiguité s'explique jusqu'à un certain point par l'orographie du pays. La branche occidentale des Carpats, en effet, descend vers le Danube en un grand nombre de ramifications, dont l'écartement est peu accentué; une d'entre elle longe l'Olténie,

1. ION IONESCU, Agricultura din Mehedinti, Bucarest, 1868, in-8°, p. 1-39.

2. *Traduct. littér.*: "Feuille verte de marjolaine, — Moi le brave de Méhédiuts, — Je suis né sur des feuilles de hêtre, — Pour être aimé de tout le monde, — Et j'ai été baigué tout petit dans l'Olt, — Afin d'être tout-à-fait vaillant....„

tandis qu'une autre forme au nord la vallée d'Almash[1].

Quoiqu'il en soit, la confusion administrative et usuelle est ici un fait historique dont voici une nouvelle preuve à rapprocher des précédentes. Tandisque Losonczy, se donnant le titre de *Banus Sewrinensis*, faisait don en 1387 à certains Roumains d'Almash d'un village de ce pays, nous voyons, précisément dans la même année, Mircea-le-Grand se donner le même titre de *Ban de Séverin*.

Comment le «*Banatus Sewrinensis*» pouvait-il appartenir en même temps à tous les deux?

Le titre de Mircea n'aurait-il pas été, par hasard, un titre de parade?

Une bonne fortune a voulu qu'il nous soit resté, de cette même année 1387, deux diplômes de Mircea relatifs à l'Olténie, dont l'un porte la date du 21 juin, c'est-à-dire est postérieur d'un mois à peine à la donation de Losonczy.

Cette chrysobulle prouve clairement, par une suite de localités, Tismeana, Voditsa, etc.[2], que les Hongrois pouvaient dominer le rivage du Danube tout au plus jusqu'à Orshova, mais que le territoire à l'est de la rivière Cerna appartenait tout entier aux Valaques.

1. BOLLIAC, Charta in relief a României. —Et d'une manière plus correcte dans BÖHM, Atlas zur Geschichte Temeser Banats', Leipzig, 1861.

2. VENELIN, p. 9—14. — Nous avons reproduit de nouveau ce document d'après l'original même qui est conservé aux Archives de l'Etat à Bucarest. Voy. Archiva Istorică, T. III, p. 191—193.

En un mot Losoncsy s'intitulait *Banus Sewrinensis* et ne possédait malgré cela que Méhadia et Almash.

Son acte même n'est daté ni de l'Olténie, ni des environs, mais de Borosh-inö, localité dans le voisinage d'Arad.

Toutefois, comme le Banat de Séverin comprenait l'Olténie entière et une partie du Temeshvar, confondues sous une seule dénomination, Losonczy se croyait en droit de se dire *Banus Sewrinensis* par cette raison qu'il possédait en fait Méhadia et Almash, de même que Mircea se croyait en droit également de s'intituler au même moment *Ban de Séverin* par ce qu'il possédait en fait l'Olténie.

Entre l'acte de Losonczy et les deux chrysobulles de Mircea, tous trois datés de 1387 et prétendant tous trois au même titre, il n'y a aucune incompatibilité, mais une simple confusion nominale, justifiée par la vague démarcation des frontières de d'Oltenie et du Témeshvar, comme nous l'avons constaté plus haut par les documents et la tradition.

Une portion notable de l'Olténie portait le nom de Méhédints; le «districtus vocatus Halmagy» se rattachait à Méhadia; d'Almash à l'Olt flottait une vague nomenclature générale. Il était donc assez naturel que chaque possesseur fractionnaire usurpât le nom de la totalité non définie.

Alors même que Losonczy se fût emparé du Banat de Séverin ou d'un district quelconque de

l'Olténie proprement dite, comme les Hongrois y réussirent en quelques occasions, Mircea, par cela seul qu'il conservait le reste, n'eût pas cessé de porter le titre de «Ban de Séverin»; et, vice-versà, alors même que Mircea eût repris Méhadia, en ne laissant aux Hongrois qu'Almash dans le plus strict sens de ce mot, ou seulement une partie du territoire d'Almash, Losonczy, en conservant une portion quelconque, eût continué à se donner le titre de «Banus Sewrinensis».

Pray et Féjer ont recueilli dans les diplômes hongrois la série suivante «Banorum Sewrinensium» jusqu'au milieu du XIV-e siècle:

1233. Leukus.	1276. Micud.
1240. Oslu.	1277. Paulus.
1249. Laurentius.	1278. Paulus.
1263. Laurentius.	1279. Bela Dux, Laurentius.
1264. Laurentius.	1291. Laurentius.
1268. Ugrinus.	1293. Paulus.
1271. Laurentius, Paulus.	1324. Paulus.
1273. Laurentius, Paulus.	1335. Dionysius.
1274. Micud, Ugrinus, Paulus.	1342. Thomas, Stephanus.
1275. Micud, Ugrinus, Paulus.	1347. Nicolaus de Zech.

1351. Nicolaus de Zech[1].

En nous basant sur ce qui a été précédemment démontré, nous constatons que tous ces Bans, bien qu'ils s'intitulassent «Bans de Sévérin», peuvent fort bien n'avoir possédé, comme Losonczy en 1387, que Méhadia et Almash, de même que les Bassarabes,

1. Dissert., p. 136-39. — FÉJER, T. VIII, 2-e part., p. 287-89.

bien qu'ils s'intitulassent également «Bans de Séverin» peuvent fort bien n'avoir possédé en réalité que l'Olténie ou seulement une partie de ce pays et pas un seul lambeau du Témeshvar.

Cette *possibiliié* est très importante.

Pour que nous soyons certains que les Princes Valaques, en une année quelconque, ont possédé en fait la partie orientale du Témeshvar, il faut qu'*en cette même année* les Hongrois n'aient eu aucun «Banus Sewrinensis».

Ainsi donc, en 1233, 1240, 1249, 1263, 1264, 1268, 1271-1277, 1278, 1279, 1291, 1393, 1324, 1335, 1342, 1347, 1350, etc., la vallée d'Almash *ne pouvait* pas appartenir aux Bassarabes.

Pray continue de la manière suivante la liste hongroise des Bans de Séverin après 1350:

1351. Nicolaus de Zech.	1389. Joannes.
1353. Idem.	1395. Myrche Voyvoda Valach.
1355. Idem.	1397. *Vacat.*
1401. Nicolaus de Peren.	1399. »
1405. *Vacat.*	1429. »
1406. »	1430. »
1409. »	1432. »
1410. »	1435. Nicolaus de Radnich.
1411. »	1436. *Vacat.*
1412. »	1440. Joannes de Hunyad.
1418. »	1455. *Vacat.*

1456. Ladislaus de Hunyad, etc.

Commençons par retirer de la liste Mircea-le-Grand, «Myrche Voyvoda Valachiae», que Pray range gratuitement en 1395 parmi les dignitaires hongrois.

Ne nous occupant que des autres, nous voyons qu'entre 1355 — 1387, les Hongrois n'ont aucun «Banus Sewrinensis».

De même de 1389 à 1401.

De même de 1401 à 1435.

Ces intervalles de vingt à trente années sont d'autant plus éloquents que dans la première moitié du XIV-e siècle nous rencontrons un «Banus Sewrinensis» à peu près tous les dix ans.

Avant le XIV-e siècle, les Hongrois n'ont aucun Ban de Séverin à eux, suivant Pray et Féjer, jusqu'en 1233, puis de 1279 à 1291 et de 1291 à 1324, sans que l'on puisse objecter que le défaut de mention provienne du manque des documents hongrois, qui sont, au contraire, très nombrenx en ce qui concerne cette époque.

Par conséquent, avant 1233, de même qu'entre 1233 et 1249, 1279 et 1291, 1291 et 1324, 1355 et 1387, 1401 et 1435, à part quelques rares intervalles, les Valaques *peuvent* avoir possédé la vallée d'Almash.

Nous nous bornons à indiquer sommairement ces périodes *possibles* de la domination réelle des Bassarabes dans l'est du Temeshvar, nous réservant de vérifier ailleurs chacune de ces occupations ou quelques-unes d'entre elles.

CHAPITRE XIII.

HATSÉG

En dehors d'Amlash et d'une partie du Temeshvar, les Bassarabes, depuis longtemps maîtres de Fagarash, paraissent avoir occupé aussi, d'une manière plus ou moins durable, la vallée d'Hatség, fameuse par les ruines de la capitale de Décébale et placée dos à dos au nord-ouest de la Valachie.

Les vieilles ballades serbes appellent Mircea-le-Grand «Kral (roi) de Hatség[1]».

Un vieux chant transylvain conserve encore, sous une apparence en quelque sorte défigurée, la tradition de la domination valaque dans ce pays.

1. Iunaczke narodne pesme o Kralievitïu Marku, Novisad, 1857, in-8°, p. 65 : "Kralievitï Marko u Azaczkoi tavnitzy.„ — L'explication dans BESSONOV, Narodnyia byliny, Moscou, 1862, in-8°,, p. CCCXXX. — Sur l'inimitié entre Mircea-le-Grand et le héros de l'épopée serbe, voir plus bas.

Ce chant a pour titre: «La fille du *Ban d'Hatség*».

Dans l'*Histoire critique de la littérature roumaine* nous analyserons mot à mot ce reste remarquable du moyen-âge, conservé après cinq siècles dans la bouche du peuple roumain.

Nous nous contenterons de constater ici en passant que le «Ban d' Hatség» qui figure dans cette chanson, comme le «Kral d' Hatség» des ballades serbes, n'est autre qu'un Bassarabe, dont le fils est nommé dans le chant transylvain:

«Un fecior Bassarabesc»,

ce qu'une erreur d'édition, ou peut-être un oubli de la tradition dans la mémoire du peuple, a transformé en:

«Un fecior de om sêrbesc[5]»

Or, le peuple roumain ne dit jamais *om nemtsesc*, *om rusesc*, *om turcesc*, *om serbesc*; il dit *Neamts*. *Rus*, *Sêrb*, *Turc*.

Fecior bassarabesc est, au contraire, tout ce qu'il y a de plus conforme à l'esprit de la langue roumaine; c'est une forme archaïque, d'où sont venus chez les Roumains tous les noms de famille avec la finale *escu*: Stefanescu, Barcanescu, Cornescu, etc., dérivés directement de *fecior Stefanesc* (fils de Stephan), *fecior Barcanesc* (fils de Barcan), *fe-*

5. Chants populaires, dans ALEXANDRI, Romania Literară, Iasi, 1855, in-4°, p. XIV-XV.

cior Cornesc (fils de Cornea), exactement comme en Italie les plus anciens surnoms : *Gianfigliazzi* (Joannes filius Azzi), *Filangeri* (filius Angeri). etc., d'où, en supprimant par la suite *filius*, on conserva seulement le génitif du nom patronymique : *Galilei* (filius). *Concini* (filius), *Ferondi* (filius), *Ziani* (filius)[1]; le roumain dirait : *Galileescu* (fecior), *Concinescu* (fecior) etc[2].

Si l'on jugeait insuffisante cette justification philologique de la correction «*un fecior bassarabesc*» au lieu de «*un fecior de om sêrbesc*», nous pourrions y ajouter quelques preuves documentales relatives aux *Bassarabes de Hatség* pendant le XIV-e et le XV-e siècle, à savoir :

1°. Un acte de 1398 mentionne, parmi les nobles roumains du pays de Hatség, un *Bassarabe* du village de Riushor: «honestos viros Ianustinum et fratres suos Basarabe et Custe, kinezios de Riushor.[3]»

2°. Soixante ans après, un acte daté de 1453 fait mention d'un autre membre de la même famille

1. SALVERTE, op. cit. t. I, p. 275-286. — POTT, Die Personennamen, Leipzig, 1859, in-8°, p. 563. — POTT, Etymologische Forschungen, Lemgo, 1861, in-8°, t. II, 1-ère part., p. 170-71.

2. L'*u* que l'on remarque à la fin des noms roumains terminés en *escu* et en *ianu* n'est qu'un reste de l'article, ce qui est très fréquent dans la langue parlée. Ainsi l'on dit : mĕ doare *capu*, pour *capul*; — se 'l ia *dracu*, pour *dracul*, etc. Régulièrement on devrait dire *Stefanescul*, *Barcanescul*, etc., de même que l'on ne devrait pas dire *Campinianu*, *Orăsianu*, *Pitescianu*, mais *Campinianul*, *Orăsianul*, *Pitescianul*.

Note du traducteur.

3. FEJER, t. X, vol. VIII, p. 447.

dans le même village de Riushor: «Ladislaus de Bakuth de Clopotiva, aut *Bazarab* vel Michael de Rusor[1].»

La philologie prouve donc, aussi bien que les documents, que «*un fecior Bassarabesc*» est une rectification des plus admissibles dans la ballade populaire intitulée: «la Fille du Ban de Hatség». Il ne s'ensuit pas cependant que ce Bassarabe ait été un prince valaque, mais seulement qu'il appartenait à la famille régnante, qu'il était, selon l'expression de l'acte d'Hatség de 1398, un «honestus vir Basarabe».

N'oublions pas d'observer aussi que le fameux diplôme du roi hongrois Bela, de 1247, très instructif pour tout ce qui regarde la topographie, et sur lequel nous aurons à revenir ailleurs, nous montre Hatség, «terra Harsoc», comme une partie intégrante de l'Olténie, «terra de Zevrino[2]».

Ainsi le «Banat de Séverin», considéré dans sa pleine étendue, c'est-à-dire comme en de rares occasions il avait été donné aux Bassarabes de le posséder, comprenait l'Olténie tout entière, la partie sud-ouest du Banat de Temeshvar et Hatség.

Si l'on ajoute ce territoire à la Valachie proprement dite et aux deux duchés transcarpatiens d'Amlash et de Fagarash, on a, d'une manière plus ou moins vacillante, le profil territorial du pays des

1. BARITZ, Transilvania, t. VI, p. 127.
2. FÉJER, t. VI, vol. 1, p. 417. — PRAY, Dissert., p 134—5.

Bassarabes jusqu'en 1400, sans parler de la Dobrodja, de Silistrie et de Vidin, auxquels nous consacrerons les chapitres qui suivent.

C'est ce vaste territoire que nous allons prendre pour champs de nos études dans le cours de cet ouvrage, saisissant de temps en temps l'occasion de préciser davantage, sous divers rapports chronologiques ou topographiques, ce que nous n'avons déterminé ici que par quelques traits approximatifs. En d'autres termes, s'il nous est permis d'emprunter une image à l'art du peintre, nous finirons au pinceau ce que nous aurons ébauché au crayon.

CHAPITRE XIV.

LES BASSARABES DANS LA POÉSIE POPULAIRE SERBO-BULGARE.

Le poésie populaire serbe et bulgare glorifie, au nombre de ses héros nationaux, quatre princes roumains: Vladislas, Radu, Dan et Mircea.

Les deux premiers, fils d'Alexandre Bassarabe, ont régné en Valachie, chacun environ dix ans, de 1360 à 1383.

A Radu ont succédé ses deux fils: d'abord Dan de 1383 à 1386, puis Mircea-le-Grand de 1386 à 1418.

Ces quatre princes ont laissé une trace éternelle dans la mémoire des Slaves méridionaux. En effet, c'est à cette époque qu'il a été donné aux Rou-

mains de repousser victorieusement les deux peuples qui menaçaient également les Serbes et les Bulgares : les "cruels Turcs et effrayants Magyars" (liuti Turtzi, straszni Madzari), selon l'expression d'une vieille chanson bulgare[1].

Ce n'est pas ici le lieu de reproduire tout ce que contiennent les ballades populaires slaves sur les quatre Bassarabes.

Nous nous bornerons à citer ce qui nous parait le plus important.

Mircea-le-Grand joue naturellement le rôle principal, surtout à cause de son long règne, car autrement son oncle Vladislas et son frère Dan le dépassèrent en bravoure.

Quand le Danube se trouble, le Serbe demande avec inquiétude: "Mircea t'aurait-il troublé?"[2]

Avant d'arriver au trône, Mircea avait combattu à plusieurs reprises contre son frère Dan, dans l'espoir de le renverser; il fut complètement battu deux fois[3], et il aurait attendu longtemps son tour de régner, si le vaillant Dan n'était pas mort tout-à-coup d'une façon mystérieuse : selon la chronique byzantine, il

1. MILADINOVTZI, Bâlgarski narodni pïesni, Zagreb, 1861, p. 124.
2. KARADZICZ, Srpske narodne pïesni, Vienne, 1846, t. I, p. 492.
3. THWROCZ, Chronica Hungarorum, dans SCHWANDTNER, Script. rer. Hung., ed. 1746, t. 1, p. 231. — Il est surprenant que la lutte entre les frères Dan et Mircea ait échappé à l'attention d'ENGEL, SHINCAÏ, et de tous les historiens roumains, bien qu'ils citent assez souvent la Chronique de Thurocz.

fut massacré par les Roumains révoltés[1]; selon la chronique valaque, il fut tué par «Shishman, prince de Serbie[2]», c'est-à-dire par l'empereur bulgare Shishman.

Une précieuse ballade, que le peuple serbe chante encore aujourd'hui en Herzégovine et au Monténégro, a gardé le souvenir vivant des querelles de Dan avec son frère Mircea, ainsi que de celles de Dan avec le Bulgare Shishman, confondant toutefois Dan avec son père Radu, — quiproquo des plus ordinaires dans toutes les productions populaires.

Voici cette ballade:

„O Dieu bon, rare merveille! — Quel peut-être ce murmure dans le palais blanc, — dans le palais blanc du prince Radu? — Est-ce une plainte, ou un cri d'allégresse? — Ce n'est ni une plainte, ni un cri d'allégresse! — Chers frères, le prince Radu et Mircea voïévode se sont querellés. — Si c'était pour quelque chose, je ne le regretterais pas trop; — mais ils se querellent pour les deux héritages paternels: — la Valachie et la Moldavie. — Le prince Radu a tiré son sabre — pour frapper le voïévode Mircea; — il frappe son frère sur la cuisse gauche, — et il le frappe si légèrement — qu'il lui a brisé son sabre en deux, — et sous le sabre il lui a coupé son pantalon de drap, — mais Dieu n'a pas permis qu'il le blessât. — Radu dit: „Les héritages sont à moi!„ — Mircea dit: «Non, ils sont à moi, — car mon père me les a laissés au lit de mort!„ — Quand il vit qu'il ne pouvait rien, — Mircea tira la moitié de sabre du fourreau, — et frappa son frère le prince Radu: — il le frappa sur sa ceinture de soie, —

1. CHALCOCONDYLAE Historiae, ed. Paris 1650, in-f., p. 41.

2. Chronica anonimă dans BALCESCU, Magaz. istoric, t. 4, p. 233. — Chronica lui Constantin Capitanul, ibid. t. 1. p. 91. — Cf. JIRECEK. Geschichte der Bulgaren, Prag, 1876, in-8°, p. 330.

si fort qu'il lui brisa les deux pistolets de sa ceinture, — et près des pistolets il lui brisa ses poignards incrustés d'argent, —et sous les poignards les brandebourgs d'or,— et sous les brandebourgs le dolman vert. —Mais cependant Dieu ne permit pas qu'il le blessât.—Alors la garde princière a arrêté, — a arrêté le Voïévode Mircea, — et l'a empêché de frapper davantage. — Le prince aurait voulu faire tuer son frère; — mais la garde fidèle l'a retenu à son tour: — «C'est un péché, prince, de tuer un frère, — mieux vaut le jeter au fond d'une prison —et le laisser mourir de faim et de soif; —quand il aura assez de la prison, — il te fera cadeau de l'héritage.» — Le prince Radu a jeté son frère en prison, — en le laissant mourir de faim et de soif. — Il y est resté neuf ans; — mais Dieu a secouru Mircea. — Il avait une belle-sœur miséricordieuse, — qui nourrissait son beau-frère dans la prison, — toujours à l'insu de son mari,—de son mari le prince Radu. — Quand vint la dixième année, — arriva une lettre au prince Radu — d'un certain empereur Shishman, — pour lui demander d'être parrain; — mais cet empereur avait déjà pris au même piège — et tué neuf parrains, — tous Serbes des plus vaillants, — les appelant exprès de partout — pour un de ses enfants, que n'en est-il mort! — Le prince Radu lut la lettre, — il la lut et demanda à la princesse; — «Que dois-je faire, chère âme? — Si je ne vais pas au baptême, c'est un péché, — mais si j'y vais, fidèle amie, — j'y perdrai follement ma tête!» — Alors la princesse répondit au prince Radu: — «Que tu es fou, cher maître, — de demander conseil à une tête de femme,— comme si ta femme pouvait t'apprendre quelque chose, — tandis que Dieu et la fortune — t'ont donné un frère aîné, — plus âgé et plus sage que toi, — qui peut, seigneur, te mettre dans le droit chemin! — Mais quand il entendit sa bien-aimée, — le prince se mit à pleurer et parla ainsi: — «Laisse-moi en repos, ange de ma vie! —Ne rouvre pas mes blessures! — Ce n'est pas une plaisanterie, ou une année, — mais il y a justement dix ans, — que mon frère gît dans un cachot, — où je l'ai laissé sans pain et sans eau, — ses ossements même doivent être réduits en poussière! —

Hélas! pauvre Mircea, souvenir chéri, — si tu vivais encore, mon frère, —tu m'enseignerais ce que je dois faire !„— Et il se frappa le genou de la main, — si fort que son pantalon craqua sur le genou, — et la peau craqua aussi et le sang jaillit! — Alors elle reprit doucement: — Va prendre les clefs de la prison, — peut-être Dieu et la fortune — te feront-ils retrouver ton frère vivant, — pour qu'il te remette sur le droit chemin...„ — Dès qu'il entendit ses mots, — le prince ouvrit la prison maudite,— criant ainsi dès la porte du cachot: — "Si Mircea est ici, —qu'il sorte de son cachot,—car son frère Radu l'appelle!.. — Trop longtemps, frère, tu es resté en prison!„ —Mircea s'est élancé de l'ombre,—et, aussitôt qu'il le voit, le prince s'écrie :— "Mon bonheur est au comble, cher frère,— puisque je te retrouve vivant!„ — Il lui tendit les mains et l'embrassa;—mais Mircea était profondément changé:— ses ongles avaient poussé comme ceux d'un aigle, — et ses cheveux blonds tombaient plus bas que la ceinture;— Radu conduisit son frère dans le palais blanc; — il appela bien vite trois barbiers habiles; — l'un le lava, l'autre lui coupa les cheveux, — et le troisième lui tailla les ongles.— Sa chère belle-sœur lui apporta des habits,—tout ce qu'il y avait de plus beau dans le palais, — et fit ôter à Mircea ses haillons; — puis ils s'assirent tous et burent du vin frais, — et quand les frères se furent rassasiés de vin,— le prince dit à son frère:— "Comment sauver ma vie, Voïévode?„ — Et il tira de son sein la lettre, — que l'empereur Shishman lui avait écrite, et la lui remit.—Quand Mircea eut vu ce qu'écrivait l'empereur, — le prince dit à son frère: "—Dois-je y aller ou ne dois-je pas y aller?— Ou dois-je prendre une armée avec moi?—Car je crains, frère, une trahison; — l'empereur a déjà tué trois parrains,— et il veut me tuer, moi dixième!„ — Mircea répondit ainsi à son frère: —"Vas-y, frère, tu ne peux faire autrement.—Crains Dieu et Saint Jean!—mais ne prends pas une armée avec toi.—Les trois serviteurs de notre père vivent-ils encore?—Vit-il encore, frère, Jura-l'ivrogne?—Vit-il encore, frère, Manolo-le-Grec?—Vit-il encore, frère, Loup au yeux durs? — S'il faut boire du vin frais, — tu sais comme le boit Jura-l'ivrogne,—mieux que cent braves.—

S'il faut parler grec,—Manole connaît sept langues, — si bien que personne ne pourra te tromper. — S'il faut frapper du tranchant du sabre, — tu sais comment frappe Loup aux yeux durs, — mieux que cent braves, — car c'est un Serbe des anciens jours...„ — Le prince a compris le conseil, — il s'est préparé et il part au baptême,— emmenant avec lui les trois serviteurs de son père. — Mais quand il arriva chez l'empereur, — et que l'apperçurent les sentinelles impériales, — les sentinelles coururent vers l'empereur pour demander un bacshish:—‹Donne-nous un bacshish, maître, — car voici le parrain, le prince Radu, — qui vient sans armée, — et seulement avec ses trois serviteurs; — il te sera facile de le tuer!„ L'empereur leur fit des présents inestimables; — car il aimait, bête féroce, — à tuer les parrains appelés au baptême, — trompant ainsi le vrai Dieu, — le vrai Dieu et Saint Jean! — L'empereur accueille gracieusement le prince,—puis ils s'en vont tous à la tour blanche;—on leur prend leurs chevaux et leurs armes. — Seul Loup n'a pas donné le sabre de sa ceinture. — ‹Ma vieille mère m'a condamné—à ne pas boire de vin sans sabre;—aussi quand j'ôte mon sabre de ma ceinture, — le vin n'a-t-il plus aucun charme pour moi, — la malédiction de ma mère m'atteint!„ — Puis ils se sont mis à boire du vin frais, — et l'empereur réunit toute sa cour. — Ils burent trois jours blancs de suite, — trois jours et trois nuits sombres, — sans dormir et sans ôter leurs ceintures, — essayant de griser les Serbes, — les trompant comme des femmes perdues; — mais Dieu protège les Serbes, —aussi le vin ne les grise-t-il pas. — Quand l'empereur vit qu'il ne pouvait rien,—il appela en grec un de ses serviteurs:— ‹Serviteur, apporte encore du vin,—avec le petit verre de dix-huit ocques;— que je donne à boire à notre parrain le prince. — Si le parrain ne peut pas le vider, — alors il sera décapité sur-le-champ!„ — Le grec Manole entendit ces paroles, — et il dit en serbe à l'ivrogne Jura:—‹Ecoute, Jura, voici du vin pour toi!„—Jura n'en attendait pas davantage, — il but tout sans se mouiller les moustaches,—et même il en demanda encore:—‹Donne-moi encore du vin, empereur,—dans un verre de plus de dix-

huit ocques,—car j'étais sur le point de mourir de soif,—et je croyais que tu n'avais pas assez de vin pour nous.„—Le serviteur apporta une seconde coupe, et en un clin d'œil — Jura-l'ivrogne la vida à la santé de l'empereur Shishman: — "A ta santé, empereur Shishman! — Si tu ne bois pas aussi dans ce verre, — je jure par ma vraie croyance serbe, — que tu ne porteras plus ta tête sur tes épaules!„ — Jura vida le verre et rit, — et il le remplit de nouveau pour l'empereur.— L'empereur Shishman but assez bien,—il but assez bien, mais il pâlit — et commença à s'endormir près du verre; — alors l'ivrogne Jura demanda encore du vin. — Quand l'empereur vit qu'il ne pouvait rien,—il appela en grec le bourreau sanguinaire:—„Va-t-en, serviteur, dans la chambre secrète, — revêts des vétements effrayants —faits de peau de lynx et d'ours, — enfonce sur tes yeux un casque fait de trois peaux de loups, — enveloppe-toi d'une épouvantable peau de lion, — cache dessous un sabre, — et viens couper la tête à Radu.„ — Mais le grec Manole l'a entendu, — et il dit en serbe à Loup aux yeux durs: — "Fais attention, Loup; le bourreau va venir, — revêtu d'un costume effrayant, — avec un sabre caché, — pour couper la tête au prince.„ — Au même moment, le bourreau sortait de la chambre, — et aussitôt que Loup l'apperçut, — il bondit comme un enragé, — tire du fourreau son sabre affilé — et il crie de toutes ses forces: —"Prostituée travestie que tu es!—Sais-tu que tu as trouvé ton homme! — Apprends donc que les Serbes ne s'effraient pas — même de loups et de lions vivants, — à plus forte raison de peaux mortes!„ — Le bourreau tira le sabre qu'il tenait caché, — pour couper la tête à Radu, — mais le terrible Loup l'arrêta.—Les deux sabres s'entrechoquent — au dessus de la tête du prince Radu; — or le sabre de Loup est le meilleur, — il brise en deux le sabre du bourreau, — mais il lui a coupé aussi sa tête blonde, — ensuite il décapite aussi l'empereur Shishman, — et l'un après l'autre tous les courtisans. — Il décapitait sans relâche—faisant le tour de la table allant de bas en haut, — et quand il revint ensuite, allant de haut en bas, — il décapitait toujours, criant à plein

gosier : — „Que ceux qui sont venus avec le prince Radu fuient, se retirent de mon chemin, — car le sang m'a troublé la vue, — et sans le vouloir je pourrais leur couper la tête !„ — Après avoir décapité tous les autres,— sans en laisser échapper un seul, — et qu'ils furent sortis de la tour blanche, — et qu'ils se furent assis dans la cour de marbre, — voilà que vient au devant de Radu l'impératrice de l'empereur, — portant son fils dans les bras : — „Dieu soit avec toi, cher parrain !— Pourquoi n'avons-nous pas encore baptisé l'enfant— et ne nous sommes-nous pas encore fait mutuellement des présents?„ — Alors Loup parla ainsi : — „S'il est si beau l'enfant, allons le baptiser, — car nous nous sommes déjà partagé les présents entre nous, — et il en est resté aussi pour toi !„ — Alors il lança l'enfant sur le pavé,—pour qu'il ne resta plus de cette semence endiablée, — et il frappa la mère d'un coup de massue, — qui lui fit rendre l'âme avant d'avoir touché la terre,—pour qu'elle ne trompât plus les braves parrains.—Alors le prince Radu sauta à cheval,— et Loup entra sans crainte dans le palais, — et y prit bien des richesses. — Le prince cria: „Allons, partons, pauvre Loup !„— Loup répond : „Va ! te presse pas, prince !—De quoi diable as-tu peur !—Laisse-moi prendre d'abord un peu d'argent de poche, — car en revenant au palais blanc — je n'aurai pas de quoi boire avec les camarades, — qui me gronderont vertement : — Où as-tu été ? que nous as-tu rapporté ?„—Le prince était sur le point de laisser Loup, — mais il regrettait de partir sans lui ; — enfin Loup monta à cheval, — chargé de trois charges d'or — après avoir mis le feu au palais impérial, — pour qu'on ne trompât plus les braves parrains ! — Ils sont revenus sains et saufs au palais blanc, — où ils ont trouvé Mircea ; — le prince l'embrassa et le baisa, — et lui fit présent de l'héritage paternel, — la Valachie et la Moldavie : — „Toi, frère, tu m'as sauvé la vie, — car j'allais la perdre follement, — et perdre en même temps mon armée;—prends donc l'héritage paternel,— et vous, chers amis, salut, — que Dieu vous donne santé et joie ! — Qu'il périsse celui qui souhaite la mort de son frère![1]„

1. CZUBAR CZOIKOVICZ, Pievanniïa tzernogorska i hertzegovaczka Leipzig, 1837, in-8°, p. 60—63.

Cette ballade n'est pas seulement chantée en Hertzégovine et au Monténégro, mais aussi dans la Serbie proprement dite, avec quelques petites variantes, entre autres en ce qui concerne la résidence des deux Princes, qui est placée à Bucarest[1].

Il y a peu de sujets historiques plus répandus dans la poésie populaire des Slaves de l'autre côté du Danube.

La même ballade existe en Bulgarie, sans différence essentielle, si ce n'est que l'empereur Shishman y est nommé «roi latin» c'est-à-dire «catholique[2]».

La froideur, le mépris même et la haine des Serbes et des Bulgares pour Shishman est due à diverses circonstances. Nous citerons deux faits qui nous paraissent avoir frappé le plus particulièrement le peuple. Premièrement Shishman était juif par sa mère, d'où est venue la tradition qu'il se moquait du baptême ; deuxièmement c'est sous lui que les Bulgares sont tombés sous le joug des Turcs[3], dont ils espéraient que le bras vaillant des Bassarabes les délivrerait.

«Mircea, fils de Radu,—dit le Russe Venelin,—a été la dernière consolation des Bulgares dans leur chute[4].»

La poésie populaire bulgare possède également cette

1. KARADZICZ, op. cit., t. 2., p. 445—59.
2. MILADINOVTZI, op. cit., p. 282—86.
3. ENGEL, Gesch. d. Bulg., p. 458.
4. VENELIN, op. cit., p. 25.

même ballade dans une autre rédaction très remarquable, où Mircea reste Mircea, mais où son frère Dan se transforme non en Radu, par confusion avec leur père, mais en Iancu-Voïvode, par confusion avec un autre Roumain célèbre de ce temps-là : Jean Hunyad, «Iancu de Sibin», comme l'appellent ordinairement les Slaves méridionaux[1].

Dans cette variante, le rôle des frères est interverti : Mircea est celui qui règne et qui chasse son frère ; la princesse,—sage ici, comme dans l'autre rédaction de la ballade, — sauve son beau-frère ; alors tout le monde se réconcilie et la ballade finit sans qu'il ait été question de l'empereur Shishman[2].

Le caractère chevaleresque des Princesses roumaines, — comme preuve on peut citer la mère d'Etienne-le-Grand, la femme de Neagoë Bassarabe, la la femme de Pierre Raresh, la Princesse Kiajna femme de Mircea-le-Berger, la princesse Stanca femme de Mathieu Bassarabe, la princesse Roxandre femme d'Alexandre Lapushneanu, la princesse Élisabeth femme de Jérémie Movila et tant d'autres, — est célébré dans plusieurs ballades par les Slaves de l'autre côté du Danube.

Dans une autre chanson bulgare de la même époque, Mircea-le-Grand tombe par imprudence entre

1. BEZSONOV, Epos serbskiĭ i bolgarskiĭ, p. 74—77, dans Vremennik Moskovskago Obszczestva Istorii, 1855, t. 20.

2. MILADINOVTZI, p. 248. — Voy. encore une variante bulgare, mais très pâle, dans BEZSONOV, Piesni ĭunaszki, No. IV.

les mains des Turcs; mais sa femme Boïana, une véritable ‹voïévodine›, prend les armes, bat les infidèles et sauve son époux de l'esclavage[1].

Parmi toutes les ballades populaires des Serbes, la chanson intitulée ‹la fille Margarète et le voïévode Raïco›, qui est née en Sirmie, dans le voisinage du Banat, se distingue par une nomenclature tout-à-fait homérique.

Elle groupe les uns à côté des autres, dans une perspective grandiose, tous les héros, dont le bras puissant a empêché jadis les Turcs de mettre sous le joug les chrétiens du Danube.

Dans une longue suite de héros nationaux serbes, environ trente-sept, quelque chose comme la fameuse énumération des navires dans l'Iliade, figure au premier plan Mircea-le-Grand.

La fille Margarète dit:

‹Quand vivait Mircea-Voïévode, — non seulement nous ne voyions pas de Turcs,—mais nous n'entendions même pas parler d'eux...›

Le Voïévode Raïco répond:

‹Quand vivait Mircea-Voïévode, — il y eut beaucoup de héros — dans nos citadelles tour à tour...›

La ballade mentionne plus loin Mircea, dans un passage plus long, à côté des trois autres Bassarabes.

Dan-Voïévode porte ici encore le nom de son père

1. BEZSONOV, ibid. No. XXVII.

Radu, mais celui-ci n'est pas oublié non plus; le poëte, pour le distinguer de son fils, lui a donné le nom de le noir Roumain Radu»; à côté d'eux prend place le «vieux Vladislas».

Voici le passage en son entier:

«Dans la blanche citadelle de Vidin — était le vieux Vladislas; — et sur le territoire valaque — était le noir Roumain Radu; —dans la citadelle blanche de Bucarest — était le prince Radu — avec son frère Mircea-Voïévode[1]».

C'est un fait des plus significatifs de trouver ici «le vieux Vladislas» établi à Vidin; car, comme nous le ferons voir plus bas, ce prince fut le seul souverain roumain qui ait réussi à conquérir cette formidable forteresse.

Il n'est pas moins important d'observer que la ballade serbe range les quatre Bassarabes dans un ordre chronologique parfait. En effet, Vladislas «le vieux» a regné le premier (1360—1373); Radu-Negru ensuite (1373—1383); puis Dan-Voïévode (1383—1386) et enfin Mircea (1386—1418). La ballade caractérise les deux premiers par les épithètes les mieux appropriées.

Cette même ballade ajoute que Mircea-Voïévode, bien qu'établi à Bucarest avec son frère Dan, régnait aussi sur la Sirmie:

«Dans notre vaste Sirmie était Mircea-Voïévode[2]»

La confusion qui règne dans la poésie épique des

1. KARADZICZ, Piesme, t. 3., p. 54.
2. Sous ce rapport, cf. BEZSONOV, Epos Serbskiї, p. 44.

Slaves du Sud entre Dan-Voïévode et son père, désignés tous deux sous le nom de Radu, nous empêche de décider avec certitude, auquel des deux se réfère le passage d'une ballade sur le mariage du célèbre Tsar serbe Etienne Dushan, où le neveu de celui-ci, Milosh Voinovitsh, prétend qu'il a servi en Valachie sous Radu-Voïévode[1].

Quoi qu'il en soit, dans une chanson bulgare de Kotel, pittoresque ville des gorges des Balcans, dont les habitants sont renommés pour la fabrication de l'aba, Dan-Voïévode nous apparait sous son vrai nom de *Dan*.

Le cas est rare, sinon unique; aussi reproduisons-nous dans son intégrité cette chanson, qui respire un doux parfum poétique et que nous traduisons d'un dialecte bulgare fortement corrompu:

«Hier soir, je passais sur les bords du Danube; — les portes du palais de Dan-voïévode étaient ouvertes, — son armée était prête, — ses chevaux étaient sellés, — ses chiens étaient détachés, — tous s'étonnaient de cette merveille. — A quoi songe donc Dan-voïévode? — Songe-t-il à envahir, — à envahir la Valachie? — Ou bien songe-t-il à quelque pillage? — Ni à envahir il ne songe, — ni à piller il ne songe; — mais il se prépare à partir pour la chasse, — pour la chasse aux perdrix, — même pour une chasse moindre, la chasse aux cailles; — mais il n'a pas rencontré de menu gibier, — il a rencontré un cerf, — un cerf aux cornes d'or. — Il s'est précipité sur lui avec sa lance aiguë, — et le cerf fuyait et faisait des feintes — et il parlait ainsi à Dan: — «Ne me poursuis pas, Dan-voïévode! — Tu ne pourras m'atteindre, car je suis le premier-né, — le premier-né de ma mère, — et j'ai

1. BEZSONOV, ibid., p. 23.

tété le premier lait!„ — Et Dan-voïévode lui répondait: — „Que m'importe, cerf argenté! — Mon cheval est aussi le premier-né, — le premier-né de la jument; — et moi aussi je suis le premier-né — le premier-né de ma mère, — et j'ai tété le premier lait„. — Et le cerf lui répondait: — „Ne me force pas à me transformer, Dan-voïévode, — car je ferai sortir de moi trois fleuves, — dont s'étonnera la Roumélie: — un fleuve de miel et de beurre, — un second fleuve de vin doré, — et un troisième fleuve de blé blanc; — le vin doré sera pour les commerçants, — le blé blanc pour les laboureurs, — le miel et le beurre pour les bergers!„[1]

Nous nous arrêtons ici dans nos citations des poésies populaires serbo-bulgares.

Elles suffisent, croyons-nous, pour prouver à tout le monde, combien nombreux, vifs et sympathiques sont encore aujourd'hui, sur la rive droite du Danube, et même jusque dans le Monténégro, les souvenirs des quatre Bassarabes, et surtout des deux frères Dan et Mircea, dont les querelles et les luttes avec le bulgare Shishman, à peine indiquées dans la chronique hongroise de Thurocz et dans la chronique grecque de Chalcocondylas, reçoivent une lumière nouvelle de ces vieilles ballades populaires.

Cinq siècles se sont écoulés, et cependant Vladislas-voïévode et son frère Radu, Dan-voïévode et son frère Mircea, vivent encore chez les Serbes et chez les Bulgares.

Comment expliquer ce phénomène?

Neagoë Bassarabe, qui vivait dans la plus étroite

1. Voy. la revue périodique bulgare de Braïla: *Periodiczesko spisanie*, 1870, t. 2, p. 106.

amitié avec les Serbes, ayant une femme Serbe et un métropolitain Serbe, n'a pas laissé la moindre trace dans leur poésie populaire.

Tant qu'il vécut, Michel-le-Brave fut nommé par les Serbes et les Bulgares: «l'Etoile d'Orient[1]»; son bras droit était le Serbe Baba-Novac; il avait fait ban de Craïova un autre Serbe, Georges Ratz; et pourtant les peuples de l'autre côté du Danube ne chantent pas, n'ont jamais chanté le fier vainqueur de Calugaréni.

La prédilection des Serbes et des Bulgares pour les quatre Bassarabes du XIV-e siècle n'en est que plus étonnante, surtout en ce qui concerne Mircea-le-Grand, car c'est dans une bataille livrée contre ce prince que périt leur héros, l'Achille de l'épopée des Slaves du sud, ce Marco Kraliévitsch qu'ils glorifient, dans toutes leurs chansons et dans leurs traditions, comme le brave des braves.

Quand Marco Kraliévitsch, — dit une légende serbe,—s'est allié avec les Turcs contre les Roumains, Mircea-voïévode l'a tué, en lui lançant droit dans la bouche une de ses flèches d'or[2].»

Mircea meurt, et les vieilles chroniques serbes enregistre sa mort en ces termes:

1. SPONTONI, Historia della Transilvania, Venetia, 1638, p. 171: «della Macedonia, della Servia, della Bossina, dell'Albania, e d'altri «Paesi Greci, dove haveva grandissime intelligenze, chiamandolo «tutti i suoi Partiali l'Orientale lor Stella.»

2. KARADZICZ, Zsivet i obiczai naroda srpskoga, Vienne, 1867, p. 241. — Cf. HASDEU, Originile Craiovei, Bucuresci, 1878, p. 58.

«En l'an 1418 est mort *le grand Voïévode* de Valachie, Jean Mircea.»[1]

Pour nous rendre compte de cette curieuse prédilection, nous allons laisser de côté la littérature populaire, si instructive et qui reflète avec tant d'éclat les sentiments d'une nation jusque dans ses plus intimes profondeurs, pour recourir à l'histoire proprement dite.

1. Apud JAGITSCH, Archiv für slavische Philologie, Berlin, 1876, in-8°, t. II, p. 103.

CHAPITRE XV.

LA POLITIQUE TRANSDANUBIENNE D'ALEXANDRE BASSARABE

Le premier prince roumain qui ait joué un rôle européen, fut Alexandre Bassarabe, bon organisateur, bon diplomate et bon capitaine.

Il avait trouvé le pays divisé entre les mains d'une foule de grands boïars, sorte de petits princes féodaux, ses vassaux[1], mais vassaux turbulents, dont les forces éparses empêchaient le développement de l'Etat. Il réussit à établir l'unité monarchique à la place de ce régime fragmentaire.

1. Ces vassaux, "principes" et "voyvodae" ayant à leur tête "nobilem virum Alexandrum Bassarabum", sont énumérés dans une bulle du pape Clément VI de 1345, dans THEINER, Monum. Hung., t. I, p. 691.

En correspondance avec Rome[1] et avec Byzance, Alexandre Bassarabe avait épousé la princesse Clarc d'une branche catholique de la même famille Bassarabe[2], ce qui ne l'empêchait pas de maintenir dans le pays la religion orthodoxe, seul lien qui nous rattachait aux peuples transdanubiens, et de fonder dans ce but deux sièges métropolitains[3].

Le Patriarche de Constantinople le nommait: "le bien-né grand voïévode et prince de Valachie[4]".

Menacé par le puissant roi magyar Charles-Robert, qui régnait alors sur les deux rives de l'Adriatique, un pied à Naples et l'autre à Bude, Alexandre Bassarabe le défit en bataille rangée, dans l'année 1330; jamais les Hongrois n'avaient encore été battus de la sorte[5].

1. Ibid. p. 513, la bulle du pape Jean XXII de 1327: "dilecto filio nobili viro Bazarab Woyvode Transalpino".

2. Le tzar serbe Etienne Dushan, dans la préface de ses lois, parle de "Ivanco Bassaraba, beau-père du tzar Alexandre des Tatares-noirs" (cf. Kara-iflak); le voïévode Vladislas, dans son diplôme de 1372, donné "Ladislao de Dobka, nostro *consanguineo* dilecto", "noster caro et sanguis et genitura", dit que le père de celui-ci était "Janus Meister de Dobka". Ce *Janus* est évidemment le même personnage que *Ivanko* ci-dessus. JIREČEK, Gesch. d. Bulg., p. 290, commet une faute grave en confondant Alexandre Bassarabe avec l'empereur bulgare Alexandre et en faisant d'Ivanco Bassarabe un prince de Valachie antérieur à Alexandre Bassarabe. Nous reviendrons sur ce point avec plus de détails dans le tome II.

3. GOLUBINSKI, Istoriïa tzerkveï bolgarskoï, serbskoï i rumynskoï, Moscou, 1871, in-8°, p. 350—52, où sont indiquées les sources.

4. MIKLOSICH et MUELLER, Acta Patriarchatus Constantinopolitani, Vienne, 1860, in-8°, t. I, p. 383—88.

5. Il est très-curieux que dans tous les manuels d'histoire natio-

Dans cette «catastrophe» (strages maxima)—nous reproduisons les propres mots des chroniques magyares, — les braves Hongrois, «pris comme des poissons dans une masse» (sicut pisces in gurgustio vel in reti comprehensi), «tombaient comme des mouches» (cadebant in circuitu quasi muscæ)[1].

Après la mot de Charles-Robert, Alexandre fit la paix avec son fils Louis, avec lequel il eut une entrevue en Transylvanie[2].

Cependant, il prévoyait très bien que les Roumains ne pouvaient pas compter sur l'amitié de la Hongrie, avide de les soumettre à ses lois; d'autre part, une grande partie de la Moldavie était encore occupée par des tribus tatares, qu'il fallait continuellement repousser, et les Turcs, qui venaient justement d'entrer en Europe, répandaient déjà de loin l'effroi jusqu'aux Carpats.

Menacé par ces hordes turaniennes, surtout les Hongrois et les Turcs, qui inquiétaient également les Roumains, les Serbes et les Bulgares, Alexandre Bassarabe conçut le premier l'idée d'une étroite al-

nale en roumain cette victoire est attribuée à un «Michel Bassarabe„, personnage tout-à-fait fantastique. Avant l'an 1418, il n'y a eu en Valachie aucun prince de ce nom.

1. KATONA, t. VIII, p. 635—42.—Chronicon Budense, p. 246—50.

2. THWROCZ, ap. SCHWANDTNER, t. 1, p. 174: "Quidam Princeps seu Baro potentissimus, Alexander Waivoda Transalpinus, ditioni ejusdem subjectus, qui *tempore quodam Caroli Regis*, patris sui (Ludovici), a via fidelitatis divertendo, *rebellaverat et per multa tempora in rebellione permanserat*, etc.„

liance avec ses coreligionnaires Slaves de la rive droite du Danube.

Il avait trois filles. Il donna l'une à Urosh, fils du tsar serbe Etienne Dushan[1], une autre à Strashimir, empereur bulgare de Vidin[2], et la troisième à Vucashin, alors prince féodal en Macédoine et plus tard roi de Serbie[3], père du fameux Marco Kraliévitsch, dont nous avons parlé plus haut et qui, étant petit-fils d'Alexandre Bassarabe, se trouvait être Roumain par sa mère.

De cette façon, les deux dynasties serbes, la dynastie bulgare et la dynastie roumaine, ne formèrent plus, grâce à ces alliances, qu'une seule et même famille.

Aussi les Slaves du Sud considèrent-ils les fils et les petits-fils d'Alexandre Bassarabe comme s'ils eussent été des héros nationaux serbes ou bulgares.

1. Chronique serbe dans Glasnik drusztva srbske slovesnosti, t. V, 1853, p. 67.

2. C'est de cette princesse que parle la bulle papale de 1370, adressée à la veuve "Alexandri Weyda in Vlachia„: "Imperatricem Bulgariæ illustrem natam tuam...„ Cf. ENGEL, Gesch. d. Bulg., p. 458.

3. Dans la même bulle: "alteram natam, videlicet Ancham Reginam Serviæ illustrem„. Cette bulle datant de l'an 1370, il est évident qu'il s'agit de la femme de Vukashin, qui régna en Serbie de 1367 à 1371.

CHAPITRE XVI.

LES CONQUÊTES DE VLADISLAS BASSARABE EN BULGARIE

Quand, en 1360, mourut Alexandre Bassarabe, le véritable fondateur de l'Etat valaque, son fils Vladislas monta sur le trône.

Il était beau-frère de l'empereur Strashimir de Vidin.

Celui-ci avait deux ennemis: les Hongrois et son frère Shishman.

Strashimir et Shishman, frères de père seulement, s'étaient partagé la Bulgarie de la sorte: le premier régnait sur toute la région occidentale, ayant Vidin pour capitale; le second, avec Tirnova pour capitale, régnait sur la partie orientale. Tous deux du reste portaient le titre d'empereur.

En 1365, le roi Louis de Hongrie attaque Strashimir, le bat, prend Vidin, et fait de tout le pays une province hongroise; quant au prince bulgare, qui avait été fait prisonnier dans la bataille, il l'enferme dans un château fort de Croatie[1].

La perte de son beau-frère et cette nouvelle extension de la Hongrie sur les frontières de la Valachie inquiétaient Vladislas Bassarabe.

Il guette pendant quatre ans le moment favorable; enfin, en 1369, d'accord avec les Bulgares, que le régime hongrois, aidé d'une foule de missionnaires envoyés de Rome, obligeait bon gré malgré à embrasser le catholicisme, il chassa les Magyars de Vidin et s'y établit.

A ce moment, le Serbe, regardant de sa frontière l'étendard roumain qui flottait sur les tours de Vidin pouvait dire :

«Na Vidinu gradu bijelome,
«Ondje bješe starac Vladisavc...»

(Dans la blanche cité de Vidin, — où fut le vieux Vladislas).

Il existe sur cet évènement une relation des plus intéressantes.

Irrités contre la propagande catholique, les moines bulgares profitèrent de l'occasion pour mettre la main sur cinq émissaires du Pape, dont deux étaient Hongrois et un Saxon.

1. FESSLER, Geschichte von Ungarn, ed. Klein, t. II, 1868, p. 151.

Ils les traînèrent devant le prince en réclamant leur mort.

Mais Vladislas, qui s'inquiétait fort peu de ces querelles de prêtres, ne répondit rien, «car sa pensée, — dit la notice contemporaine, — était bien plus préoccupée du moyen de s'assurer la possession de la ville» (stabiliendae suo sub imperio urbi magis intentus).

Alors les moines tuèrent les missionnaires sans attendre aucun ordre.

«Aussitôt, — ajoute le dévôt biographe de ces cinq prétendus martyrs, -- on vit se produire un miracle: une lumière divine descendit sur les cadavres et l'air résonna de chants célestes.

«Le bruit de ce miracle arrive aux oreilles du prince. Il monte aussitôt à cheval pour le voir de ses yeux. Mais quand il approcha du lieu, son cheval refusa d'avancer et s'arrêta épouvanté. Vladislas mit pied à terre et avança seul. Alors un horrible spec- se dressa devant lui, mais le prince tira son sabre pour le frapper[1]....»

Nous laisserons de côté l'élément mythique de la narration, et nous nous bornerons à constater que Vladislas Bassarabe, en chassant les Hongrois, avait réussi en 1369 à s'emparer de Vidin et que, — d'après le naïf témoignage du biographe catholique,

1. Voy. la relation entière, tirée de WADDING, dans FARLATTI, Illyricum sacrum, Venetiis, 1818, t. VIII, p. 242.

— un horrible spectre même n'était pas en état d'effrayer le prince roumain.

La prise de Vidin par Vladislas Bassarabe ne s'accomplit pas sans une vive résistance de la part des Hongrois, qui avaient à leur tête, avec le titre de Ban de Bulgarie, un nommé Bénédict de la famille de Hém[1].

Mais ni les Roumains ni les Hongrois n'avaient d'artillerie, — les canons étaient à peine inventés depuis environ vingt-cinq ans et on ne les employaient que dans l'Europe occidentale, et encore très rarement.

Aussi quatre cents Hongrois et une soixantaine de Génois, qui s'étaient échappés de Vidin, réussirent ils à s'enfermer dans deux citadelles, d'où il était difficile de les faire sortir.

Pour être plus assuré de la possession de la ville, Vladislas transporta une partie de la population en Olténie; puis il commença le siège des citadelles[2].

Les choses traînèrent ainsi jusqu'en 1371. A cette époque, le roi Louis se décida enfin à entreprendre une grande expédition contre le prince roumain.

Le plan seul de cette guerre, quel qu'en ait été du reste le résultat, prouve suffisamment combien les Hongrois redoutaient le digne successeur d'Alexandre Bassarabe.

1. Cf. KATONA, t. X, p. 442-3.

2. Ces détails, puisés aux sources plus anciennes, se trouvent dans MAURO-ORBINI, Il regno degli Slavi, Pesaro, 1601, p. 471, où cependant l'ordre chronologique est embrouillé.

Deux corps d'armée, dont l'un sous la conduite personnelle du roi Louis, attaquèrent la Valachie dans deux directions: l'une du côté du Banat, l'autre du côté de la Transylvanie.

Vladislas se vit forcé d'abandonner Vidin.

Deux batailles sanglantes furent livrées presque en même temps.

A l'est de l'Olt, les Hongrois furent battus; à l'ouest de l'Olt, ce furent les Roumainus qui succombèrent.

Victorieux et vaincus en même temps, incertains de ce qui pourrait advenir, les deux adversaires se hâtèrent de faire la paix.

Vladislas renonca à Vidin, mais à la condition qu'elle ne retournerait pas aux Hongrois.

Aussitôt que la paix fut conclue, il fit sortir de prison son beau-frère Strashimir et il le rétablit sur le trône de la Bulgarie occidentale[1].

«Voilà comment, — dit l'historien croate Kukuljevic, — il reconquit sa couronne, grâce à la vaillance du frère de sa femme, le prince roumain Vladislas[2].»

Strashimir régna à partir de cette époque, en-

1. MAURO-ORBINI, op. cit., p. 471: „il Rè Ludovico venne in persona di Ungaria per dar adosso al Valaco. Il quale vedendo di non poter resistere, tornò al suo paese. Ma poi fecero pace, et Wlaico mandò in Vidino tutti quelli, che haveva da quello luogo levati. E nel medesimo tempo Lodovico liberò Stracimir di prigione et gli restitui Vidino."

2. Cité dans GLASNIK, t. XII, p. 170.

tretenant avec les Roumains les meilleures relations d'amitié, jusqu'en 1398, quand Vidin tomba aux mains des Turcs.

Pendant tout son règne, il n'eut à combattre,—à part les Turcs,—que son perfide frère, ce Shishman né d'une autre mère, que l'on appelait l'empereur de Tîrnova, c'est-à-dire de la Bulgarie orientale, et que nous avons vu dépeint par la poésie populaire des Slaves du Sud sous des couleurs si noires et avec une si profonde antipathie.

Shishman était allié aux Turcs, et était devenu leur instrument docile, depuis qu'il avait donné une de ses sœurs, née de la même mère que lui, au harem du Sultan Amurat.

Contre les Turcs et contre Shishman, comme auparavant contre les Hongrois, Strashimir était toujours soutenu par son beau-frère, par Vladislas Bassarabe, une des figures les plus héroïques de l'histoire roumaine, un chevalier dans toute la force du mot.

Ce prince entreprit contre les Osmanlis trois guerres, toutes trois couronnées de succès.

D'abord Vladislas les battit un peu avant ou même pendant son occupation de Vidin; car dans une bulle de 1370, le pape Urbain V, jusqu'à qui est arrivé le bruit de cette victoire, le félicite «d'avoir chassé les Turcs» (Turquos persequeris)[1].

Plus tard, une armée turque qui avait attaqué

1. Magazin istoric, t. III, p. 131.

Strashimir et ne pouvait venir à bout de Vidin, tenta de passer en Valachie, sans doute du côté de Calafat. Vladislas attendit que les infidèles eussent débarqué, les attaqua brusquement, leur coupa la retraite et pas un Turc n'échappa vivant[1].

La troisième expédition date de 1371, c'est-à-dire est postérieure à la paix conclue avec le roi Louis. Il semble qu'elle a été la plus importante.

Vladislas en fait lui-même mention dans sa chrysobulle de 1372, par laquelle il fait don à quelques-uns de ses parents de plusieurs villages du pays de Fagarash, parce que, — dit le prince, — "ils se se sont vaillamment conduits dans la guerre que nous avons eu à soutenir contre les Turcs cruels et infidèles et contre l'empereur Shishman[2]."

1. MAURO-ORBINI, p. 472: "Onde più volte i Turchi andarono "facendo scorrerie infin'à Vidino, saccheggiando et ruinando il paese, "ma non poterono espugnare la città; et passando dipoi de là dal "Danubio, penetrarono nelle parti di Valachia. Onde il Voivoda "de'Valachi, levate loro le barche, nelle quali havevano tragettato "quel fiume, diede loro adosso, et gli ruppe nella giornata; e quelli, "che non morirono nella battaglia, credendo di potersi salvare nelle "barche, et quelle non trovando, saltavano nell'acqua, per non ve-"nire in mano del'nimico; et così tutti perirono."

2. FRIDVALDSZKJ, Reges Ungariæ Mariani, p. 80—84. Voici le passage entier: "cum exercitu nostro viriliter contra saevissimos et infideles Thorcos et Imperatorem de Tyrna, ipsosque invadendo perpetravit actus militares nobiles etc."

CHAPITRE XVII.

DOBRODJA

Vladislas Bassarabe, dans sa dernière expédition contre les Turcs et contre l'empereur bulgare Shishman, n'aurait-il pas conquis la Dobrodja?

Le fait est incertain.

Ce qui est positif, c'est que son frère et successeur, Radu-Negru-Voïévode, dans sa chrysobulle de 1379, conservée aux Archives de l'Etat à Bucarest et dont nous avons déjà parlé plus haut, s'intitule:

„Maître des deux rives du Danube jusqu'à la mer Noire et de la ville de Silistrie„.

Il en résulte naturellement: ou que Vladislas Bassarabe avait soumis la Dobrodja et qu'il l'avait lais-

sée en héritage à son frère Radu, ou que Radu lui-même l'avait conquise à la suite d'une guerre contre Shishman et ses camarades les Turcs.

Photinos nous dit que Radu-Voïévode aurait envoyé contre les Turcs, de l'autre côté du Danube, son fils Dan, et il ajoute qu'il a lu cela dans «un vieux fragment écrit en slavon[1]» ; mais les assertions de Photinos, de tous les historiens roumains le plus dépourvu de critique, sont souvent puisées à des sources imaginaires et l'on ne saurait généralement faire grand cas d'elles.

En nous bornant à des faits certains, attestés par des pièces documentales, comme les deux chrysobulles de 1372 et de 1379, nous constatons que Vladislas Bassarabe s'était battu victorieusement dans la Dobrodja, bien qu'on ne sache s'il a conquis cette province, et que son frère Radu a occupé la Dobrodja, bien qu'on ignore s'il s'est battu de ce côté.

Maître de la Dobrodja, d'où il pouvait aider les Bulgares dans leurs luttes contre les premières invasions turques, provoquées par l'incapacité de l'empereur Shishman, Radu-Voïévode vivait également en bons termes avec les Serbes.

Prince guerrier, mais en même temps très religieux, fondateur des monastères de Cozia, Tismeana, Cotmeana et Campu-lung, ami inséparable de Saint-Nicodème, il se plaisait à bâtir église sur église, en Valachie et de l'autre côté du Danube.

1. Ιστορία τῆς Δακίας, t. II, p. 20.

Dans le district serbe de Craïna, à deux ou trois heures de distance de la petite ville de Cladova, on voit encore aujourd'hui une ancienne petite église, nommée Manastiritza, dont le peuple attribue la fondation à saint Nicomède; sur la porte de l'autel on peut lire cette inscription: РАДȢЛБЕГ, c'est-à-dire le nom de Radu accompagné du titre de *beg*, tel précisement que nous le trouvons dans la poésie populaire serbe[1].

Vers 1383, mourut ce «fondateur de monastères» que l'ignorance des chroniqueurs postérieurs a transformé en «fondateur du pays» ; son fils, Dan-Voïévode hérita de toutes les possessions de son père et, par conséquent, de ses possessions transdanubiennes.

Son domaine de la Dobrodja a dû lui attirer de nombreuses guerres, au sujet desquelles les textes sont peu concluants, mais sans lesquelles il est impossible d'expliquer la légende répandue chez les Serbes et les Bulgares, du Pont à l'Adriatique, et qui nous représente ces deux princes comme ennemis mortels.

Sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres, la tradition populaire remplit le vide laissé par l'histoire proprement dite.

Les détails de ces luttes restent provisoirement inconnus.

1. Cf. Glasnik, t. XXI, p. 37, l'article de MILETJEVICZ, Manastiri u Srbii.

Quoiqu'il en soit, le souvenir de Dan-Voïévode est si vivant chez les Bulgares, qu'il est conservé non seulement dans les chants héroïques où on le confond avec son père Radu, non seulement dans la jolie ballade sur la chasse au cerf, mais encore jusque dans certaines chansons de Noël, comme celle que mon ami le professeur Marin Drinov de Kharkov a entendu chanter dans le village de Panaghiurisce, près de Philippopoli, et où le nom de Dan forme une sorte de refrain:

„Dane bane, Dan-voïovodo!„
(Le ban Dan! Dan-voïévode[1]!

Observons toutefois que la province transdanubienne soumise à Radu et à son fils Dan différait quelque peu du territoire actuel de la Dobrodja.

Selon la chrysobulle de 1379, cette province comprenait Silistrie et de là toute la région jusqu'à la mer, c'est-à dire jusqu'à l'extrémité du mur de Trajan vers Kustendjé, car il ne ressort d'aucun texte, d'aucune donnée, que la portion de territoire qui est commandée par Varna ait jamais appartenu aux Roumains.

Au dessous de Kustendjé, commençait une autre province, où dominaient des vassaux de l'empereur Shishman, entre autres, „dominus Ivanchus filius do-

1. DRINOV, Bălgarski narodni pïesni, dans *Periodiczesko spisanle*, livraisons XI-XII, 1876, p. 157. — Drinov remarque qu'il y a encore d'autres chansons populaires bulgares avec le même refrain.

mini Dobordize», qui a conclu, en 1387, un traité de commerce avec les Génois, où il est dit que le pays est habité par des Grecs et des Bulgares, les Grecs en première ligne; quant aux Roumains, pas un mot, ce qui prouve qu'il ne peut être question que des environs de Varna[1].

Après la mort de Dan, les possesions transdanubiennes des Roumains ont passé à son frère Mircea-le-Grand, et certainement avec la même obligation traditionnelle d'être constamment en lutte avec l'empereur Shishman.

Dans les chrysobulles de Mircea, que nous avons examinées dans un de nos premiers chapitres, la Dobrodja figure comme possession des Bassarabes de 1387 à 1406.

Donc, même après la chute des deux trônes de Bulgarie, celui de Tirnova et celui de Vidin, sous les coups des Ottomans, Mircea avait pu conserver intacte, pendant quelques années, la domination des Bassarabes sur la Dobrodja.

Entre 1387 et 1396 surtout, il doit avoir entrepris plusieurs expéditions contre Shishman. L'une d'elles parait avoir eu de si brillants résultats que presque toute la Bulgarie orientale se trouve un moment aux mains des Roumains; c'est alors que le

1. SILVESTRE DE SACY, Archives de la république de Gênes, dans Notices et extraits de la Bibliothèque du roi, t. XI, 1827, p. 65-71. — Cf. les chroniques turques daus GEBHARDI, Gesch. d. Bulg., ed. 1782, p. 222, et ENGEL, Gesch. d. Bulg., p. 458.

prince s'intitule fièrement, dans une chrysobulle de 1393, non seulement «maître de Silistrie», mais encore «*de tous les pays et de toutes les villes jusqu'aux frontières d'Adrinople*[1].»

Une ballade bulgare, que cependant, — la vérité avant tout, — nous soupçonnons de n'être pas authentique, va jusqu'à faire Mircea-Voïévode prince d'Ochrida en Macédoine[2].

Cette exagération poëtique ressemble à celle de la ballade serbe qui fait régner Mircea sur la Sirmie.

Le fait positif est que, sinon sous Vladislas Bassarabe, qui fit la conquête de Vidin, au moins sous ses trois successeurs, pendant une période de près de trente ans, la Dobrodja a été une province de la Valachie, un important boulevart des vieux princes Roumains, qui sont aimés et chantés aujourd'hui encore par les Serbes et les Bulgares, parce qu'ils les ont héroïquement défendus contre les vagues montantes de l'invasion ottomane.

Les Turcs ont conquis la Dobrodja sur les Roumains, et non sur les Bulgares.

1. PHOTINOS, t. III, p. 370. — L'original de cette chrysobulle appartenait à la famille Kitsorianu.

2. Ap. RAKOVSKI, Bâlgarska starina, Bucarest, 1865, in-4°, p. 170.

RÉSUMÉ

Nous avons obtenu jusqu'ici, avançant pas à pas sur le terrain de l'analyse, une image parfaite de la Valachie au moyen-âge.

La voici :

Au sud, la rive gauche du Danube, de la mer Noire à Orshova ;

A l'ouest, les Carpats, formant une courbe dans l'intérieur de laquelle se trouvait la vallée d'Almash ;

Au nord, ces mêmes Carpats, offrant à l'œil une figure que nous ne saurions mieux comparer qu'au dos d'un cheval sur lequel était assis Fagarash et Amlash ;

A l'est, une ligne partait des Carpats et descendait en biais vers le Pont, en laissant à la Moldavie Bacâu et Bêrlad, la région de Lapushna et de Bender jusqu'à Akkerman, tandis qu'il restait à la Valachie tout le territoire compris entre ces points de

démarcation et le Danube et une petite bande de côte marine.

Si nous ajoutons à présent les deux duchés conquis d'Amlash et de Fagarash, au lieu des districts du nord de la Moldavie puis la Vallée d'Hatség, une portion du Banat de Temeshvar et les possessions passagères on Bulgarie, la Valachie seule, telle qu'elle fut au XIV-e siècle, nous apparaîtra plus grande que toute la Roumanie unie d'aujourd'hui.

Privés de cette extension territoriale, c'eût été de la part des Bassarabes une folie d'affronter et un miracle de vaincre des rois de Hongrie comme Louis-le-Grand et l'empereur Sigismond, les plus puissants souverains de l'Europe, ou encore un envahisseur comme le fameux tsar serbe Etienne Dushan, la terreur de la Bulgarie et de Byzance.

La Valachie devait être puissante au XIV-e siècle, puissante à tout prix, car autrement la nationalité roumaine eut péri partout, subjuguée qu'elle était depuis longtemps de l'autre côté des Carpats et renaissant à peine en Moldavie.

L'histoire du développement territorial de la Valachie peut être précisée en quelques mots:

En première ligne, le «Banat de Séverin», comprenant l'Olténie, l'Hatség et la partie orientale du Banat de Temeshvar, tous trois constituant une longue bande de terre entre l'Olt et les Carpats, nid primitif de la colonisation roumaine en Dacie, noyau de la nationalité latine tout entière au moyen-âge.

Vers 1160-1170 vient se ranger près de Séverin le duché transylvain de Fagarash, et tous deux s'agrandissent successivement sur la rive nord du Danube jusqu'à Kilia.

Vers 1370 vient s'ajouter le «duché d'Amlash».

Ainsi, petit à petit, la Valachie atteignit l'expression suprême de sa vitalité, occupant un coin de la Moldavie, du Témeshvar et de la Transylvanie, de telle sorte que faire l'histoire de la Valachie à cette époque, c'est plus ou moins dérouler les annales de la Dacie Trajane.

Au sud, à l'ouest, au nord, la frontière présentait une chaine continue de fortifications naturelles, les Carpats combinés avec le Danube, ce qui nous explique jusqu'à un certain point l'admirable force de résistance que les Bassarabes surent constamment opposer au nord, à l'ouest et au sud aux invasions slaves et hongroises.

A l'est, au contraire, il n'existait aucune frontière entre la Moldavie et la Valachie, toutes deux continuellement exposées à usurper l'une sur l'autre, et entretenant ainsi, de siècle en siècle, entre elles la zizanie et la haine.

Ici cependant un mot.

Le Danube était certes une précieuse défense contre les Serbes et les Bulgares, mais n'est-ce pas lui qui, utile comme rempart, a fait perdre aux Roumains la Dacie Aurélienne?

Les Carpats étaient, sans conteste, d'un secours

puissant contre la fureur des Magyars; mais ne sont-ce pas ces mêmes montagnes, si précieuses comme moyen de defense, qui nous ont mis et mettent encore obstacle à l'unité daco-romaine?

Enfin, bien fragile était la frontière qui séparait la Moldavie de la Valachie, illusoire pour ainsi dire et cause de luttes perpétuelles; mais c'est précisément par ce qu'elle était fragile, parce qu'elle n'existait pas, qu'a pu être réalisée l'union moldo-roumaine.

FIN DU PREMIER VOLUME
